

Les soldats oubliés des bataillons extérieurs de la Poche de Saint-Nazaire

Dossier réalisé par Michel Gautier, président de l'Association Souvenir Boivre Lancaster et initiateur du circuit de tourisme mémoriel *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz*. Ce dossier a été réalisé à l'occasion du 75^e anniversaire de la Libération et mis en ligne le 1^{er} mai 2020.

~

La Poche de Saint-Nazaire, la plus vaste et la plus peuplée des poches de l'Atlantique, se rendit aussi la dernière, le 11 mai 1945, après neuf mois de siège. S'y trouvèrent enfermés environ 130 000 civils avec 30 000 soldats allemands, encerclés par 16 000 FFI dont le quart originaire de Loire-Inférieure. Ces soldats, engagés volontaires, étaient répartis dans 21 bataillons dont une quinzaine furent constitués à partir de maquis venant de participer à la libération de leurs régions d'origine : Bretagne, Poitou, Touraine, Vendée, Limousin...

Ce dossier se propose, 75 ans après, de restituer leur parcours, les raisons de leur engagement, les vicissitudes et les désillusions rencontrées par ces jeunes « va nu pieds superbes », tels qu'on les appela parfois en référence au poème des *Châtiments* où Victor Hugo rendait hommage aux soldats de l'An II par ces vers

*Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !*

Ils furent engagés ici dans un combat ingrat où ils gagnèrent peu de gloire et peu de médailles. Bien peu d'entre eux vivent encore à l'heure de ce 75^{ème} anniversaire mais il est encore temps que l'on évoque leur souvenir et leur sacrifice, et qu'on leur exprime notre reconnaissance.

~

Pour illustrer le parcours de ces jeunes hommes venus de leur plein gré risquer leur vie devant la Poche de Saint-Nazaire et la libérer, je dresserai d'abord la toile de fond historique puis j'évoquerai les itinéraires singuliers de certains d'entre eux. Mais avant ce récit et ces portraits, je propose d'abord de croiser le regard de quelques uns de ces « hommes venus d'ailleurs » fixant l'objectif du médecin de leur bataillon, Jean Séguineau. On est à l'hiver 44-45 devant le grand moulin Vilaine, commune de Vue, et à une portée de fusil du bourg de La Sicaudais ; il fait froid, ils sont mal équipés, et à 75 ans de distance, leur regard nous interroge...



Des hommes de la compagnie d'accompagnement *Bretteval* en provenance de la Vienne devant le Grand Moulin Vilaine de la « Cote 40 » à l'hiver 44-45 (capitaine Lequime, capitaine Robin, lieutenant Étienne, sous-lieutenant Traverse, aspirant Mesnil...) - Coll. Jean Séguineau/Michel Gautier

Ces hommes appartiennent à la compagnie *Bretteval* du capitaine Lequime et ils posent devant un moulin dominant le bocage s'étendant entre le bourg perché de La Sicaudais et la Loire. Ce moulin fut un haut-lieu très convoité pour sa position stratégique rebaptisée « Cote 40 », et, alors qu'il servait de poste d'observation aux FFI, les Allemands s'en emparèrent furtivement pendant quelques heures lors de leur offensive du 21 décembre 1944 sur le saillant de La Sicaudais/Chauvé. Après que les FFI l'aient repris, il resta leur bête noire et ils n'eurent de cesse de vouloir le détruire, ce qu'ils réussirent le 13 février 1945 à coups d'obus de 88. Cependant, le moulin de la « cote 40 » demeura pour les FFI de la Poche sud un symbole jusqu'à la libération du 11 mai 1945.

Ces hommes de la compagnie *Bretteval* appartenaient à un groupe de 181 maquisards en provenance de la Vienne où, dès juin 1944, le colonel Chêne en avait confié le commandement à un officier de son état-major, le capitaine Lequime, un fervent gaulliste, originaire d'Anxaumont dans le Haut Poitou. Le colonel Chêne, alias *Bernard* avait équipée cette compagnie de moyens puissants et en particulier de sections de mitrailleuses permettant de faire face aux attaques de colonnes motorisées allemandes ; c'est ainsi que lors de l'opération *SAS Moses* organisée par le capitaine Simon dans la nuit du 9 au 10 août 1944, on la dota de mitrailleuses Vickers et d'abondantes munitions qui lui permirent de venir en appui aux maquis de la Vienne harcelant les colonnes ennemies cherchant à forcer le passage pour gagner le front normand.

Avant d'être dirigée vers la Poche de Saint-Nazaire, la compagnie *Bretteval* subit d'importantes pertes humaines et matérielles au cours d'opérations à Poitiers, Chauvigny, Lussac-les-Châteaux et Civaux. Lorsque le lieutenant Maurice Pollono trouva la mort à La Sicaudais avec ses trois compagnons au matin de l'offensive allemande du 21 décembre, son corps franc était rattaché à la compagnie *Bretteval* intégrée au 7^{ème} bataillon du commandant Thomas appartenant au 125^{ème} RI.

J'ai rassemblé ci-dessous quelques autres photos de ces soldats des bataillons extérieurs...



Aspirant Mesnil et lieutenant Gabarie, officiers de la compagnie *Bretteval* devant un gourbi (Coll. Séguineau/Gautier)



Des hommes de la compagnie *Bretteval* dans les ruines du Moulin Vilaine « cote 40 » - (Coll. Séguineau/Gautier)



Le long du canal de la Martinière dans le secteur de Buzay (Coll. Séguineau/Gautier)



Sur l'écluse du canal de La Martinière (Coll. Séguineau/Gautier)



Devant le marais de Vue (Coll. Séguineau/Gautier)



**Entre les Champs neufs et les îles de Loire
(Coll. Séguineau/Gautier)**



**Soldats vendéens du 93^e RI au carrefour de la Rogère
sur le front de La Bernerie**



**L'infirmière Sabine Renaud soignant une blessure de
l'aspirant René Roulleau appartenant comme elle au 1^{er}
bataillon du 93^e RI. Elle sera tuée par une mine sur la
plage de la Roussellerie à Saint-Michel-Chef-Chef le 3 juin
1945 (Coll. R Roulleau/L. Braeuer)**



**Soldats en provenance du maquis de Scévilles
(Vienne) sur les ruines du Grand Moulin Vilaine
« cote 40 » après sa destruction le 13 février 1945
(Coll. D. Versari/Gautier)**



**Bataillon de Scévilles (Vienne) devenus 6^e bataillon du
125^e RI sur le front de Pornic au printemps 1945
(Coll. D. Versari/Gautier)**



Les hommes du maquis de Scévrolles (Vienne) sur le front de Pornic (Coll. D. Versari/Gautier)



Idem



2^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon de la Vienne dans le marais de Vue à l'hiver 44-45 (Coll. J. Bertrand)



Idem



2^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon de la Vienne sur le front de Chauvé (Coll. J. Bertrand)



Hommes du groupe *Lagardère* en provenance de la Vienne devant leur position du Pigeonnier à Vue à l'automne 1944 (Coll. Deschamps/Gautier)



**Position de mitrailleuse du groupe *Lagardère* sur la
Prée de Tenue (Coll. Deschamps/Gautier)**



**Infirmierie de campagne du groupe *Lagardère* aux
Champs neufs (Coll. A. Deschamps/M. Gautier)**



**André Bodinière, alias *Lagardère*
(Coll. Deschamps/Gautier)**



**4 hommes du groupe *Lagardère*
Philippe Lecouleur, Lucien Colin, dit Maharadja, André
Deschamps, Bartbenzing
(coll. Deschamps/Gautier)**



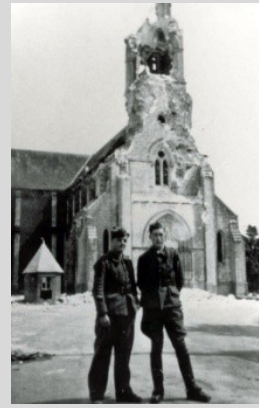
**Peloton Mazarguil (8^{ème} Cuir) à la Meule (Arthon) en
décembre 1944 (Coll. Grand Blockhaus)**



**Automitrailleuses du peloton Mazarguil
le 11 mai 1945 à La Plaine (Coll. Grand Blockhaus)**



Les cavaliers Raibaud et Viart derrière un mortier du peloton Mazarguil dans la cour de l'école de Chauvé (Coll. Grand Blockhaus)



Devant le clocher de Chauvé détruit par les obus allemands, deux soldats du 8^{ème} Cuirassiers au printemps 1945 (Coll. G. Lebas/M. Gautier)



Cuisines de campagne du 8^{ème} Cuirs à Chauvé (Coll. P. de Beaumont/M. Gautier)



Gourbis du 8^{ème} Cuirs à Chauvé (Coll. De Beaumont/Gautier)



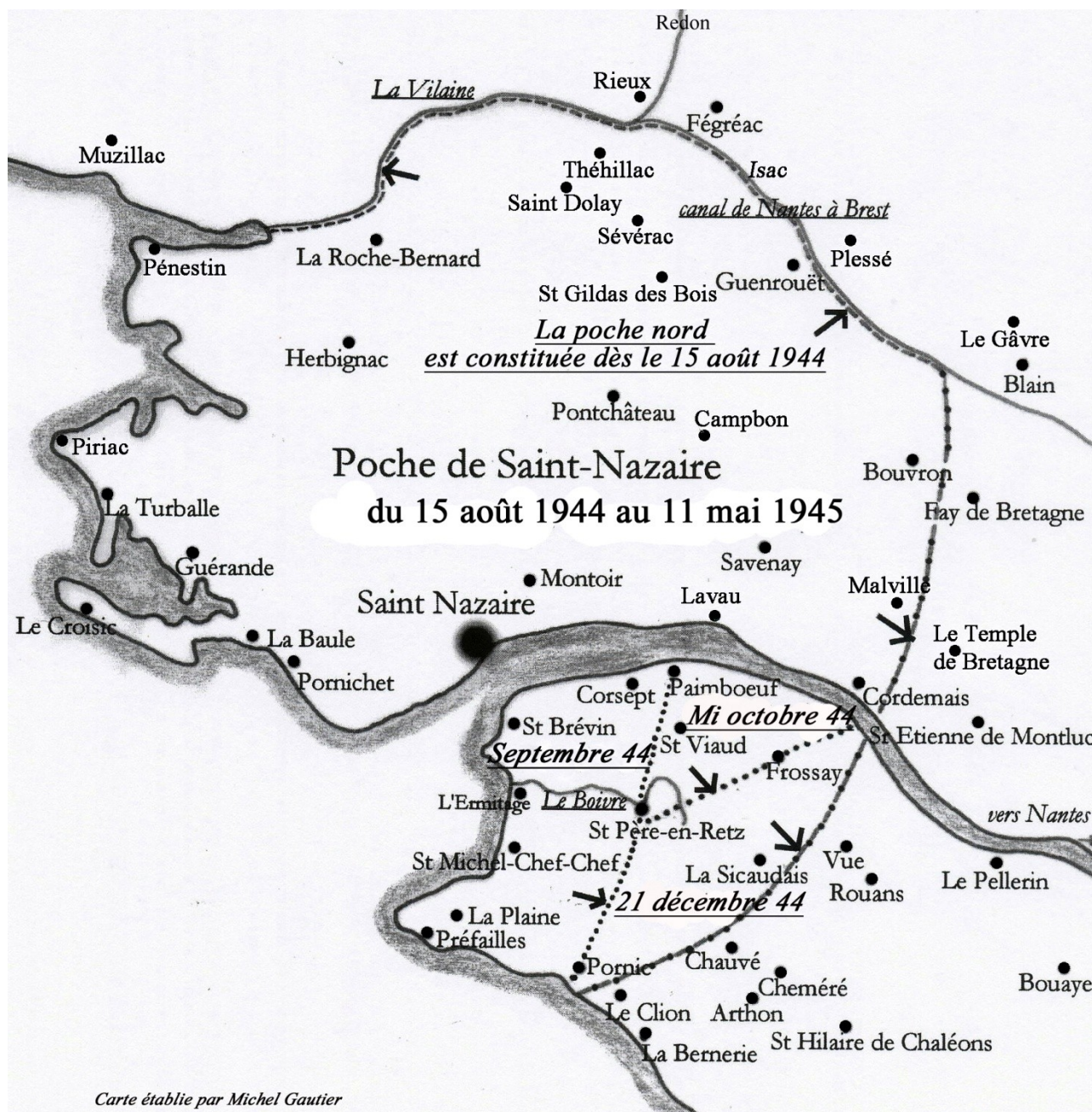
Deux anciens du maquis D3 (Vienne), les caporaux Alfred Bouchard et Guy Quéron. Ils sont engagés dans le 4^{ème} bataillon du 125^{ème} RI lorsqu'ils sont tués au combat le 21 février 1945 près du village de la Montée à La Sicaudais (Coll. familles Bouchard/Quéron)



Soldats du 2^e bataillon FFI de la Vienne, en position à la Bernerie le 20 octobre 1944. En haut à droite, un soldat russe transfuge des *Osttruppen*, engagé aux côtés des FFI (Coll. J. Bertrand)



Soldats du groupe Martineau en provenance de la Vienne en repos à Port Saint-Père (Coll. M. Gautier)



Pourquoi les poches de l'Atlantique et en particulier celle de Saint-Nazaire

C'est le 19 janvier 1944, qu'Hitler avait établi une liste de ports des côtes occidentales de l'Europe « *à défendre jusqu'au dernier homme* » ; et parmi eux, dix ports français. Or, quatre mois après le succès du débarquement allié en Normandie, la moitié seulement sera tombée : Cherbourg, Saint-Malo, Le Havre, Calais, Boulogne et Brest. Pour venir à bout du premier de ces ports, il fallut trois semaines de rudes combats, et ce ne fut que le 1^{er} juillet 1944 que le général Dollmann qualifié de « traître » par Hitler consentit à hisser le drapeau blanc sur la forteresse de Cherbourg. Un mois plus tard, après avoir flétri à nouveau le général félon qui avait eu le bon goût de mourir entre temps, le Führer prenait une nouvelle directive définissant la liste des ports à « *défendre à tout prix, sans tenir aucun compte de ceux qui y vivent* » et en leur demandant d'en confier le commandement aux officiers « *les plus valeureux* ». Après de telles directives, il deviendrait plus difficile pour les alliés d'investir les ports de la mer du Nord et de l'Atlantique au lendemain de la percée d'Avranches. À vrai dire, le seul à tomber encore sera celui de Brest après sept semaines d'enfer pour tous les protagonistes civils et militaires ; et le prix de sa libération – 10 000 victimes et un port quasiment détruit – apparaîtra suffisamment exorbitant pour ne pas renouveler l'expérience dans les cinq « poches » restantes : Dunkerque, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle et Royan / Pointe de Grave.

À la question plus spécifique : « Pourquoi les poches bretonnes » on pourrait simplifier la réponse en disant qu'elles furent la conséquence de deux volontés contraires : celle des alliés de ne pas s'attarder en Bretagne après l'avoir libérée au pas de course, celle des Allemands de ne pas abandonner sans combat ces forteresses imprenables par mer, transformées hâtivement en forteresses imprenables par terre. Devenues les tours crénelées les plus meurtrières de l'*Atlantikwal*, ces forteresses ne comportaient pas que des défenses inertes de béton mais abritaient aussi les meutes de sous-marins, cuirassés, destroyers, poseurs de mines et vedettes rapides, qui constituèrent pendant longtemps la protection mobile et insaisissable du dispositif. Leur défense demeurait donc rationnelle dans l'espoir d'un retournement d'alliance ou de la mise au point d'armes secrètes.

Rappelons aussi qu'après le succès initial du Débarquement, la résistance acharnée des Allemands avait transformé le bocage normand en piège mortel pour de jeunes divisions alliées encore peu aguerries, et que dans ce cadre, la sauvegarde des « poches » participait alors de la bonne gestion tactique d'une guerre défensive préparant une contre-attaque éventuelle. Et l'enjeu se renforçait encore si les ports artificiels des plages de Normandie venaient à craquer. Et c'est en effet le sort qu'ils auraient pu connaître sous les effets conjugués de la tempête et d'une embolie bientôt inévitable s'ils étaient demeurés les seules portes d'entrée du gigantesque transfert de moyens en hommes, armement, munitions, carburant et vivres, indispensables au succès final d'*Overlord*. Après la réhabilitation de Cherbourg, qui vint heureusement relayer le port artificiel d'Arromanches, puis celle des ports de la Manche - Le Hâvre, Dieppe et Boulogne - et surtout la conquête d'Anvers en novembre 1944, les alliés disposèrent graduellement de capacités portuaires suffisantes pour débarquer les millions de tonnes de matériel nécessaires à leur offensive, mais au moins jusqu'à Noël 1944, ils regrettèrent les facilités des ports de l'Atlantique.

Malgré le repli progressif de l'essentiel de ses forces au-delà de la Loire, puis de la Seine, Hitler parvint donc à concentrer le reliquat de ses troupes de l'ouest dans une demi-douzaine de poches, se privant lui-même d'une centaine de milliers d'hommes pour la défense du Reich mais fixant loin du front principal environ 120 000 hommes des troupes alliées. Après le débarquement en Provence suivi de l'ordre de repli des divisions allemandes du sud-ouest le 16 août 1944, la moitié du territoire français était libéré ; le 1^{er} septembre, les alliés pénétraient en Belgique et, malgré les très dures batailles qui les attendaient encore (Alsace, Vosges, Ardennes...), ils étaient aux portes du Reich ! On comprend d'autant mieux l'amertume des « empochés » de se voir enfermés avec l'ennemi dans ces enclaves désormais isolées ! Pourtant, à quelques jours, voire quelques heures près, Lorient et Saint-Nazaire auraient pu tomber ! Mais il fallait compter avec les hésitations et rivalités des états-majors alliés sur les choix tactiques, et, de façon parfaitement symétrique, sur l'esprit de décision et l'habileté militaire de certains chefs allemands sachant mettre à profit quelques heures de répit, entre le 3 et le 4 août 1944, pour organiser la défense de ces deux grandes bases sous-marines.

De la ténacité défensive des uns et de la furia offensive des autres allait résulter une occupation prolongée de neuf mois pour plusieurs dizaines de milliers d'« empochés », et, pour le chef de la France libre, l'amertume de devoir supporter encore la vision de drapeaux à croix gammée sur les quais de plusieurs grands ports français. En effet, après avoir vibré jour et nuit à l'écoute des postes à galène relayant les communiqués d'état-major sur le grignotage meurtrier du bocage normand au cours d'un interminable été, il allait falloir encore traverser les frimas et les privations, les exodes et les combats d'un interminable hiver, avant que les empochés de l'Atlantique puissent agiter les drapeaux tricolores à leur fenêtre. Presque un an entre les premiers pas des libérateurs sur la côte normande et la chute de la poche de Saint-Nazaire.

On n'attendra pas ici l'hécatombe de Brest pour voir retomber le fol espoir d'une libération intégrale de la Bretagne. Dès lors que Paris était libérée le 25 août 1944 et qu'on voyait la ruée vers l'est se poursuivre, on commença à comprendre dans les campagnes que l'état-major allié avait renoncé définitivement à prendre les dernières poches de l'Atlantique et on rangea les drapeaux tricolores sortis un peu hâtivement de la naphthaline. Un corps d'armée US réduit à la portion congrue suffirait à l'encerclement de ces poches pendant que les FFI monteraient une garde rapprochée en espérant des jours meilleurs. Mais encore fallait-il d'abord enfermer les Allemands définitivement dans chacune de leurs *Festungen*, en marquer les limites et les empêcher de les élargir ! Or, dans la poche de Saint-Nazaire, on verra que jusqu'aux dernières semaines, l'ennemi n'aura de cesse de grignoter des miettes de territoire. Cette volonté allemande de résister à un confinement trop strict répondait sans doute à plusieurs préoccupations : d'abord garantir la sécurité de leurs propres lignes de défense par une emprise constante sur les *no man's land*, maintenir ou accroître leur zone de prédation alimentaire, et sans doute aussi, maintenir la vigilance et l'ardeur combattante de leurs propres hommes en harcelant les soldats français.

La formation de la Poche nord

Cette volonté d'expansion sera surtout visible dans la « poche sud », illustrée par les deux offensives limitées de la mi-octobre et du 21 décembre 1944, mais elle s'exercera aussi dans la partie nord de la poche, surtout aux premiers mois. Les Allemands trouveront face à eux des FFI de Loire-Inférieure bénéficiant de l'appui déterminant et massif des bataillons extérieurs dans une proportion de quatre pour un. Après les durs combats de retardement de la Roche-Bernard, le général Huenten, renforcé par les soldats en repli du général Junck, s'efforcera en effet pendant tout l'automne 1944 d'élargir sa zone de défense en multipliant les incursions et les coups de main en zone libérée, jusque dans les marais de Redon et jusqu'à Blain et Plessé. C'est ainsi que dès la mi-août 1944, alors que ne subsistait plus aucun pont sur la Vilaine ni sur le canal de Nantes à Brest, les Allemands commencèrent à se livrer à des raids de corsaire à travers la Vilaine et nous verrons alors le rôle déterminant des bataillons FFI du Morbihan et de nombreux autres jeunes Bretons pour les maintenir au sud de cette rivière.

Après que, les 23 et 24 août, ils eurent repoussé deux assauts allemands sur la pointe de Penn Lann à Billiers, le 28 août, ce fut l'église de Rieux qui perdit son clocher plastiqué par les Allemands souhaitant à la fois dissuader les paroissiens de fréquenter cette église et se débarrasser d'une vigie si haute et trop bien protégée par ses prêtres, soupçonnés de connivence avec les « terroristes » ; dans la poursuite, les FFI perdirent un homme sous un tir de mortier. Le lendemain, le recteur de Rieux recevait la visite du commandant Caro qui venait le rassurer en lui annonçant la protection du secteur par deux compagnies FFI. Le commandant Caro venait d'être nommé par le lieutenant-colonel Morice¹, lui-même commandant militaire départemental des FFI du Morbihan, en remplacement du commandant Bourgoin, un des chefs de Saint-Marcel. Sa mission et celle de ses deux bataillons étaient de protéger la rive droite de la Vilaine, entre Redon et la mer. Mais cela ne suffit pas à rassurer les paroissiens ni à les ramener dans leur église glaciale et décoiffée. Régnait en effet sur ces campagnes pourtant « libérées » une insécurité totale, et l'on assistait à des départs spontanés des

¹ Le lieutenant-colonel Paul Chenailler, alias *Morice* fut chargé par le général Audibert de procéder à la fusion des différentes organisations militaires résistantes du Morbihan et d'en prendre le commandement. Au moment du débarquement, il était à la tête de 12 bataillons FFI regroupant environ 12 000 hommes.

fermes trop exposées où les familles étaient peu rassurées par le passage épisodique de quelques véhicules blindés US, et guère soulagées par les incursions de représailles menées par les Français de l'autre côté de la rivière...

À leur tour, le 14 septembre 1944, 300 allemands embarquaient à Tréhiguier sur une flottille de bateaux à moteur pour atterrir sur l'autre rive de l'embouchure de la Vilaine ; après avoir débarqué sans opposition au Moustoir en Billiers et au Brouel en Arzal, éloignés de quatre kilomètres, les deux groupes de combat avançaient vers Muzillac, tandis que les obus de 105 et de 88 tirés des batteries de Tréhiguier s'abattaient sur le PC de la 1^{ère} compagnie du 1^{er} bataillon du Morbihan du capitaine Gougoud au château de Prières, ainsi que sur Billiers et Muzillac. La compagnie Gougoud envoyée à la rencontre des Allemands fut contrainte de se replier en perdant six hommes. On envoya en renfort la section du lieutenant Fromentin qui fut tué à son tour. Vers 21 heures, arrivèrent de Vannes la compagnie Ferré du 1^{er} bataillon et une compagnie du 8^{ème} bataillon, tandis qu'on donnait l'ordre d'évacuation à la population. Vers 23 heures, on recevait l'appui de 4 Jeeps de combat et de 5 automitrailleuses américaines. Au prix de la perte de 13 hommes, les FFI allaient contraindre l'ennemi à se replier et à rembarquer après avoir incendié deux fermes au village de Bourgerel et perdu une quinzaine d'hommes.

Vers la mi-septembre, le commandant Caro reçut le renfort de deux autres bataillons, le 1^{er} et le 16^{ème} bataillon FFI, ce qui lui permit de renforcer tout le front nord de la Vilaine. Le secteur entre Aucfer et le bourg de Rieux était alors tenu par le général Armand Després de la Morlais avec son 12^{ème} bataillon, tandis que le secteur s'étendant de Rieux à la mer l'était par les 1^{er} et 8^{ème} bataillons FFI, un bataillon FTP et une compagnie de fusiliers-marins. Encore un mois à batailler dans les marais sous le brassard FFI, avec le goût insatiable du combat et d'en faire voir aux Boches ! Le 19 octobre 1944, on allait faire signer à ces jeunes hommes leur feuille d'engagement dans l'armée régulière, et ils seraient alors fondus dans la 19^{ème} division d'infanterie confiée aux bons soins du général Borgnis-Desbordes par le général de Larminat. En cas de capture, on ne pourrait plus les fusiller comme « terroristes » ; désormais, ce serait « soldats allemands » contre « soldats français », et on n'en avait pas fini avec la guerre !

Plus à l'est, alors que les FFI installaient leurs défenses au nord du ruisseau du Dréneuc, entre la Touche Saint-Joseph, la Croix de Lourmel et Fégréac, l'ennemi s'installait face à eux, au-delà d'un no man's land de ruisseaux et de marais, à cheval sur le canal et sur l'Isac, entre Théhillac, Coispéan et Sévérac. Chaque nuit, les Allemands s'avançaient par Malagué, Brimbily, la Ménandais, le Fozo pour traverser le canal et piller « en France ». Pour faire cesser ces incursions, le maire de Fégréac prit un arrêté d'évacuation et d'interdiction de circuler dans une zone que les FFI allaient transformer en champ de mines. C'est ainsi que dans le secteur délimité au nord-ouest par la confluence de l'Isac et de la Vilaine, au nord-est par le ruisseau du Guignoux, et au sud par l'Isac, allaient être évacués à partir du 26 septembre 1944 environ un millier d'habitants répartis dans 43 fermes ou villages. Le lendemain, un engagement avait lieu à Villeberte où les FFI perdaient trois hommes, tandis qu'une dizaine étaient blessés et une quinzaine faits prisonniers. Le 21 octobre, nouveau franchissement ennemi dans le secteur de Rieux, repoussé au bout d'une heure ; puis, le 20 novembre, aux Vieilles-Roches en Arzal où une compagnie du bataillon de Vannes coulait deux péniches de débarquement, tandis qu'une vingtaine d'allemands étaient tués ou jetés à l'eau. Dans la nuit du 21 au 22 novembre, le poste de garde situé au Rohéllo en Béganne était surpris par un groupe d'Allemands qui tuaient un FFI et emportaient son corps à Saint-Dolay.

Les incursions se raréfièrent, mais les Allemands poursuivirent leur harcèlement à coups d'obus éclatant un peu au hasard, ainsi le 2 décembre à Rieux, près du presbytère et dans la cour de l'école Saint-Pierre, au pied de 30 soldats FFI. Dans la nuit du 28 au 29 décembre, une dizaine de barques chargées d'Allemands étaient mitraillées avant d'aborder à Billiers... On vit même une patrouille du 4^{ème} Rangers du 2^{ème} bataillon traverser la Vilaine pour aller capturer dans la poche un poste ennemi endormi et en ramener tous les hommes. Dans ce secteur « libéré », on ne jouirait vraiment de la libération qu'à la chute de la poche, le 11 mai 1945.

Comme on le voit, les bataillons du Morbihan étaient bien occupés à empêcher les incursions allemandes entre Fégréac et l'embouchure de la Vilaine. Mais un autre secteur se trouvait encore plus exposé, celui s'étendant entre Fégréac et la Loire. Pour fermer de façon plus étanche cette partie nord-est de la poche, on manquait d'hommes et il fallait d'urgence mettre sur pied d'autres bataillons que celui de Gilbert Grangeat qui avait pourtant donné l'exemple. En effet, après avoir participé à la libération de Nantes, le 5^{ème} bataillon de Loire-Inférieure s'était engagé auprès des Américains face aux positions encore occupées par les Allemands au-delà du bras de Pirmil, avant de venir colmater la brèche au nord de Nantes, en avant d'une ligne virtuelle courant du canal de Nantes à Brest jusqu'à la Loire. Il avait pris position en avant de Saint-Étienne-de-Montluc, face à la gare de Cordemais, entre la Loire et le Temple-de-Bretagne tenu par les Américains de la 83^{ème} DIUS, tandis qu'une batterie américaine de 105 complétait le dispositif.

Après que le colonel Félix eût envoyé 4 autres bataillons FFI en cours de formation aux côtés de celui de Grangeat, on tentait tant bien que mal de tenir les lignes du nord de la poche, ou plus exactement d'y patrouiller sans prendre trop de risques inutiles, étant donné la faiblesse numérique et la pauvreté de l'équipement. S'ils avaient entendu parler de Gilbert Grangeat et croisé déjà quelques soldats français, les villageois apprirent les noms d'autres chefs et d'autres unités : le commandant Jean Coché, par exemple, qui venait de disposer les 700 hommes de son 1^{er} bataillon de marche dans le secteur de Plessé, ou encore Robert Cadiou, à la tête de son 2^{ème} bataillon FTP, ou de Torquat à la tête du 3^{ème} bataillon, et enfin Lasser à la tête du 6^e bataillon. Mais, en dépit de la présence des FFI du Morbihan et de celle des Américains, comment suffirait-on à la tâche ? L'arrivée de nouveaux bataillons « extérieurs » allait répondre à cette angoisse.

Le front nord de la poche allait être bientôt partagé en 4 secteurs principaux : « *Vilaine* », « *Nord* », « *Secteur américain* » et « *Saint-Étienne-de-Montluc* ». Celui de « *la Vilaine* », confié au commandant Caro dont le PC était à Limerzel, comportait 4 bataillons FFI du Morbihan aux ordres de Caro lui-même, Alain, Hervé et de la Morlais, auxquels il fallait ajouter une compagnie de fusiliers marins. Le secteur « *Nord* », aux ordres du commandant Guyonnet, basé à Guémené-Penfao, comportait deux sous-secteurs : celui de Redon – Fégréac, avec 4 bataillons (un bataillon du Maine-et-Loire aux ordres du commandant Legrand, un des Côtes-du-Nord avec le commandant Coste, deux d'Ille-et-Vilaine avec les commandants Meunier et Even, et un bataillon du Génie) ; celui de Plessé / Guémené-Penfao, avec 3 bataillons de Loire-Inférieure aux ordres des commandants Coché, de Torquat et Lamotte. S'intercalait ensuite le « *Secteur américain* » avec 3 bataillons de la 94^{ème} division d'infanterie du général Malony, occupant un front de 35 kilomètres entre la forêt du Gavre, au nord, et le Temple de Bretagne, au sud. Et adossé aux lignes américaines, le 4^{ème} secteur de « *Saint-Étienne-de-Montluc* » tenu par les Français aux ordres du commandant Junghans, avec un bataillon du Maine-et-Loire aux ordres de Rochecoste et deux bataillons de Loire-Inférieure aux ordres de Grangeat et Lassère.

Une batterie américaine venait en appui du sous-secteur de Redon / Fégréac ; une autre, appelée *Fox Battery*, servie par les artilleurs français du lieutenant Doumerc appuyait le sous-secteur de Plessé / Guémené-Penfao, tandis que deux autres groupes d'artillerie, dont une batterie *Dog*, servie aussi par des artilleurs français formés par le capitaine Poupet, appuyaient les bataillons du Temple-de-Bretagne et de Saint-Étienne-de-Montluc. On enrichirait le parc à la mi-octobre par des lance-roquettes multiples T-27 montés sur camions et composés de 10 rangées de 8 lance-roquettes à déclenchement électrique.

La formation de la Poche sud

La Loire-Inférieure de l'automne 1944 était désormais en dehors des grandes zones d'affrontement stratégique, mais pour autant, l'organisation d'une force de siège autour de la poche, alors que le reste du pays courait vers sa libération, n'était pas une sinécure. La situation au sud de l'estuaire était encore plus préoccupante qu'au nord car n'y stationnait aucune force alliée conséquente, et il fallait marquer d'urgence les limites de son réduit à un ennemi peu décidé à supporter le harcèlement de petits groupes ou d'individus hâtivement parés d'un brassard FFI. Alors que quelques dizaines de résistants locaux organisés par Pernet, Yacco, Fourré ou Pollono, s'épuisaient en patrouilles de reconnaissance et en coups de main de plus en plus risqués, pour eux et

pour les villages traversés, on allait bientôt se réjouir du renfort de bataillons de Vendée, de l'Indre, de la Vienne, de la Haute-Vienne et d'Indre-et-Loire. Une force de 4 000 hommes qui allaient se déployer entre la forêt de Princé et la mer, répartis en neuf bataillons, deux escadrons et une compagnie d'accompagnement. Avec des noms évocateurs et romantiques, comme le bataillon *Le Chouan* en provenance de la Vienne, ou portant simplement le nom de leur chef, comme les bataillons Ricour, Sommet et Thomas, venant aussi de la Vienne. De Pringy commandait le bataillon *Patriarche* de la Haute-Vienne tandis que le capitaine Lequime commandait la compagnie d'accompagnement *Bretteval* de la Vienne. Quant aux commandants Le Brun, Aigreault et Legrand, ils arrivaient de Vendée, les deux premiers à la tête de deux bataillons FFI, le dernier avec son bataillon FTP. Sans oublier le 7^{ème} bataillon « *Dominique* » d'Indre-et-Loire, l'escadron Pasquier et le 1^{er} GMR du capitaine Besnier.

C'était le lieutenant-colonel Claude qui supervisait le front sud-Loire à partir de son PC du Moulin-Henriette, à Sainte-Pazanne. Nous verrons plus loin que les chefs de ces unités connaîtront des destins divers, surtout à partir de janvier 1945, au gré des démissions pour raisons personnelles ou politiques, ou des incompatibilités d'humeur avec un état-major soucieux de rétablir au plus vite la « légalité républicaine ». Il s'agira en effet de remplacer peu à peu ces groupes plus ou moins disparates par de vrais régiments, avec des méthodes d'encadrement et des grades plus conformes aux traditions militaires d'avant-guerre. En dépit des espérances sociales ou politiques de certains, on n'avait rien d'autre à leur proposer que la mission de garder et de réduire la poche ; il fallait donc en rabattre sur les ardeurs « libératrices » qui avaient accompagné jusqu'ici ces jeunes hommes courageux. Bon gré mal gré, et à la demande du général de Larminat, toutes ces forces allaient être bientôt concentrées dans le même creuset de la 25^{ème} division d'infanterie sous le commandement du colonel Raymond Chomel.

Cette 25^{ème} DI constituera à la fin de la guerre une force de siège de plus de 16 000 hommes répartis dans plusieurs régiments : et d'abord le 21^{ème} régiment d'Infanterie avec ses 3 bataillons, mais aussi les 3 bataillons du 32^{ème} R.I., les 4 escadrons du 1^{er} régiment de Hussards, les 3 bataillons de la 4^{ème} demi-brigade de chasseurs (1^{er}, 5^{ème} et 17^{ème} B.C.P.), les 5 escadrons du 8^{ème} Cuirassés, les 4 groupes du 20^{ème} R.A.D, la DCA du 125^{ème} F.T.A, le 91^{ème} Génie, les 4 compagnies du 9^{ème} train auto, la 80^{ème} compagnie mixte de transmissions, la 125^{ème} compagnie de réparation de matériel, l'intendance du 125^{ème} groupe d'exploitation, et enfin le 125^{ème} bataillon médical. Ces unités répartiront leurs bataillons de part et d'autre de la Loire, avec 5 300 hommes engagés au sud, et 11 700 au nord.

À l'automne 1944, la ligne de front de la poche de Saint-Nazaire formait un arc partant de la Roche-Bernard, longeant la rive sud de la Vilaine, bifurquant le long du canal de Nantes à Brest, à la hauteur de Fégréac, pour rejoindre Guenroët, Notre-Dame-de-Grâce, et tirer jusqu'à la Loire en englobant Bouvron, Malville et Cordemais ; tandis qu'au sud, un front encore incertain se constituait de Paimbœuf à Pornic, en passant par Saint-Père-en-Retz. Dans cette zone quasiment circulaire d'un rayon de 25 kilomètres et d'une superficie de 1 500 kilomètres carrés, se trouvaient désormais enfermés 130 000 civils et près de 30 000 Allemands, bientôt gardés par les 16 000 hommes de 21 bataillons FFI.

Leur mission était d'interdire tout échange avec les autres poches, de stabiliser et de contrôler les lignes et le no man's land, tout en empêchant l'ennemi de harceler les populations limitrophes pour accroître sa zone d'approvisionnement, et enfin d'exercer une surveillance rapprochée sur une troupe qui, à l'approche de la reddition, pourrait se lancer dans des opérations de terreur ou de représailles contre les populations civiles. Mais après une libération de la Bretagne au pas de charge et dans un climat d'insurrection populaire, pouvait-on se contenter désormais de « surveiller les Boches » ? Il fallut rapidement canaliser certaines ardeurs un peu anarchiques des anciens ou néo-maquisards, et donc définir les règles empiriques d'une guerre de poche où les cantonnements de l'ennemi allaient coller aux villages, où les charrois militaires et agricoles s'effectueraient souvent sur les mêmes attelages et conduits par les mêmes cochers. Il faudrait du discernement et une grande intelligence tactique : autrement dit, on avait besoin à la fois d'une force d'encerclement organisée et d'une solide direction politique qui ne se laisserait pas entraîner trop loin par la furia commando.

Alors que de Gaulle lui-même, venu décorer la ville de Nantes de 14 janvier 1945, ne disait pas un mot des conditions d'isolement et d'angoisse des empochés, il faudrait beaucoup de mesure et de fermeté aux officiers et aux administrateurs de part et d'autre des lignes, pour mener à bon port ce grand bateau de guerre de la poche de Saint-Nazaire, bourré de soldats, de civils et de munitions.

~

Après un exposé des évolutions dans la chaîne de commandement allié sur le front de la poche de Saint-Nazaire, nous allons tenter de brosser le portrait en pied de quelques-uns de ces nouveaux chefs, avant d'évoquer aussi les états d'âmes de certains de leurs hommes lorsqu'ils durent passer de l'état de maquisard à celui de soldat de l'armée régulière. Nous avons vu dès le 4 août 1944, le colonel Eon, commandant les FFI de Bretagne, désigner un chef pour les FFI de Loire-Inférieure, le colonel Félix, nom de guerre de Jacques Chombart de Lauwe, ci-devant royaliste, soutenu par le commandant Charrette de la Contrie, chef du 2^{ème} bureau de Nantes. Malgré les controverses, Félix avait été maintenu à la tête des FFI du nord Loire par de Gaulle le 7 octobre 1944. Après avoir installé son PC aux côtés de celui du général Malony, à Châteaubriant, il avait mis sur pied entre début septembre et mi-octobre 1944, 6 bataillons FFI de Loire-Inférieure dépêchés aussitôt sur le front nord de la poche. Nous venons de décrire leur tâche consistant à prolonger jusqu'à la Loire les lignes des maquisards bretons contrôlant la rive droite de la Vilaine, par de simples patrouilles d'abord, puis en établissant des points d'appui le long du canal de Nantes à Brest, et enfin en fermant le goulet entre Saint-Étienne-de-Montluc et Cordemais avec l'appui des Américains.

Au sud du fleuve, les Allemands avaient concentré leurs forces le long de l'estuaire, de Paimbœuf à Pornic mais n'avaient pas encore renoncé, par les routes du littoral, à échanger des hommes, des armes et des marchandises avec leur garnison de la Rochelle. À la fin du mois d'août, le « *Premier Groupement mobile de reconnaissance* » - ou 1^{er} GMR. - du lieutenant et futur capitaine Besnier, quitta sa base de formation de Châteaubriant, traversa la Loire à Saint-Étienne-de-Montluc et prit pied sur l'autre rive. Il ne s'agissait encore que d'une poignée d'hommes à l'armement plus que restreint, mais la mission de renseignement et de reconnaissance dont allait s'acquitter cette petite unité serait des plus précieuses pour préparer l'arrivée de forces plus conséquentes. Parallèlement, cinq agents de la mission « *Shinoile* » en provenance d'Angleterre et parachutés dans la Vienne (dont le commandant *Villecourt*), mettaient sur pied dès le 14 septembre 1944 le « *Premier groupement mobile FFI* », une force de 2 400 hommes, constituée de maquisards de la Vienne, de la Haute-Vienne, du Maine-et-Loire et de l'Indre-et-Loire, envoyés aussitôt en renfort du 1^{er} GMR pour fermer la poche sud entre Paimbœuf et Pornic.

Après un été 1944 où les incertitudes politiques avaient continué à peser sur la nature et la direction effective de la nouvelle administration des territoires français fraîchement libérés, de Gaulle, comme à son habitude, força un peu le destin de sa future armée en créant les « Forces Françaises en opérations sur le front de l'Ouest », avec, à leur tête, Edgar de Larminat. Décision prémonitoire puisqu'un tournant décisif allait être pris le 23 octobre 1944 avec la reconnaissance officielle par les Américains, les Anglais et les Russes de la légalité de son GPRF. Quatre jours plus tard, le général de Larminat installait son QG à Cognac, avec une antenne à Angers, et organisait en collaboration avec les Américains cinq « secteurs de bataille » devant les poches de Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, Royan et Pointe de Grave. Ce front s'avérant beaucoup trop étendu, on procéderait le 21 décembre à une refonte en deux zones de commandements qui n'évolueraient plus jusqu'à la libération des poches : une zone nord comprenant Lorient et Saint-Nazaire, sous le commandement de la 94^{ème} division d'infanterie US du général Malony ; une zone sud comportant les trois autres poches, sous le commandement du général de Larminat, lui-même sous l'autorité du 6^{ème} groupe d'armée US.

Quant à la responsabilité du siège de la poche de Saint-Nazaire, nous avons vu qu'elle resta longtemps disputée et que ce fut en définitive Chombart de Lauwe, *alias* Félix et ci-devant royaliste, qui fut adoubé par la mission « *Shinoile* » et se vit confirmé aux dépens de deux autres prétendants : d'une part, le colonel FTP Michelin, nom de guerre de Michel Jaeger, jeune cinéaste suisse de 25 ans et par ailleurs communiste, et d'autre part, le colonel Kresser-Desportes, *alias* Kinley, arrêté et

déporté. L'arrivée quasi miraculeuse du colonel Chomel à la fin du mois d'octobre allait tirer Michel Debré (jeune commissaire de la République à Angers) et de Larminat de leur embarras, en permettant, sinon de remplacer Félix, du moins de réduire les responsabilités d'un personnage tout de même un peu embarrassant et de le placer sous la tutelle du colonel Chomel qui devint le véritable chef des forces de siège de la poche de Saint-Nazaire bien que provenant de l'Indre avec sa brigade *Charles Martel*.

~

Rappelons que Raymond Chomel avait été le chef d'état-major du général de Gaulle à la 4^{ème} division cuirassée pendant les 40 jours de combat de cette éphémère division créée sur le terrain le 10 mai 1940. Quant à Edgar de Larminat, c'était un « Marsouin » de l'infanterie coloniale que l'armistice avait surpris en Syrie d'où il avait gagné Djibouti pour rejoindre parmi les premiers la « France libre ». De Gaulle l'avait envoyé alors au Congo où il avait organisé la dissidence de l'AOF, puis il l'avait placé à la tête des deux brigades françaises libres de Lybie. Le 15 août 1944, il commandait en Provence le 2^{ème} Corps de l'armée de Lattre, mais son anticonformisme et son indépendance d'esprit le conduisirent à la rupture avec son chef. De Gaulle, bien conscient de l'importance décisive que prendrait la gestion politico-militaire de la « guerre des poches » lui confia alors la rude tâche du commandement des Forces françaises de l'Ouest (rebaptisées ensuite « *D. A. Atl.* » pour « *Détachement d'Armée de l'Atlantique* »).

Outre la dimension « politique » de sa mission, de Larminat dut affronter une montagne de problèmes pratiques et d'intendance, tenant à la misère des équipements et à la parcimonie des dotations en armes qui ne tenaient pas qu'à des raisons de pénurie et de pauvreté générale du pays. Dans ses *Chroniques irrévérencieuses*, de Larminat brosse d'ailleurs un tableau sans fard des difficultés qui l'attendaient : « *Le long de cet interminable cordon qui contenait les Allemands dans des Poches hérissées d'armes lourdes et confortablement protégées par des bétons dûs à l'Organisation Todt et aux entrepreneurs français qu'elle avait employés et payés, il y avait de 100 à 120 000 FFI, maquisards ayant suivi l'ennemi au sang jusqu'à sa bauge, ridiculement armés de produits de parachutage et de récupération, sans cadres capables, gonflés à bloc, mais embarrassés devant les bétons et l'artillerie lourde de l'ennemi et il y avait de quoi. Ils pouvaient tout juste essayer d'empêcher l'ennemi de ressortir de ces Poches pour faire des incursions, et se faire tuer quand il opérait en force. Ils rongeaient leur frein en attendant les moyens capables de leur permettre de réduire ces Poches, que j'étais censé leur apporter, mais que je ne reçus que très tard et très limités.* » Et pour être encore plus précis, il constatait avec amertume que son ministre de la guerre, qui ne refusait rien à de Lattre, lui chipotait, à lui, les moyens minimum, au point de jouer avec la vie de ses soldats : « *car, quelques centaines de jeunes hommes de 19 ou 20 ans se sont fait tuer sur l'Atlantique parce qu'ils n'avaient pas les armes, les munitions, les cadres, que le ministre me refusait* » ! Et pourtant, comme le dira plus loin le sergent Bertrand dans son journal : « *Il fallait bien qu'il y en ait pour faire ce boulot* ».

De très dures conditions de vie en ligne

De fait, les hommes vivant dans leurs gourbis eurent parfois l'impression d'être oubliés par le pays et il leur fallut un caractère bien trempé pour accepter de vivre ainsi dans la gadoue parfois jusqu'à mi jambes, sans vêtements de rechange, sans chaussures étanches et couchant dans des couvertures ramenées de leur village de Vendée ou de la Vienne. On retrouvera à la Libération en bordure du marais de Haute-Perche, un gourbi où on avait accroché une pancarte marquée « Verdun » ! C'est ainsi que dans ses « *Souvenirs* » le cavalier René Princeau (2^{ème} escadron du 8^{ème} Cuir) inscrivait bel et bien son expérience dans la lignée des anciens de 14-18. Non pas pour comparer les risques et les pertes, mais pour expliquer l'acharnement de ces jeunes hommes à endurer les épreuves et à ne pas déchoir par rapport aux pères et grands-pères... « *Il y a ce point d'honneur qui est au fond de nous : ne pas être inférieurs à nos pères, vainqueurs en 1918, et venger l'affront de 1940* ». On relève ainsi cette rude description d'un séjour en ligne le long de l'étier de l'écluse, dans le marais de Haute-Perche, à la mi-novembre 1944 : « *... à patauger durant trois semaines dans la boue jusqu'aux genoux, avec en prime l'eau du ciel qui trempait nos manteaux.*

Impossibilité totale de bâtir un quelconque abri convenable. Quelques stocks de fagots trouvés dans le bois nous isolaient tant bien que mal du sol spongieux. Les toiles de tente tendues au-dessus de nous s'avouaient vaincues par la permanence des rafales de pluie fine, obstinées. Se reposer, dormir, devenait obsessionnel. La nuit, la garde relevée se laissait choir sur ses camarades, si bien que le groupe ne formait plus qu'un amas kaki où les cartouchières détrempées prenaient l'allure de bolets tête de nègre. Sous le poids, les corps s'écartaient, trouvaient place sur les fagots, rejetant les extrémités dans la boue ».

On était donc prêts à supporter crânement les dures conditions de la première ligne, communes à toutes les guerres de position où il faut durer et tenir quoiqu'il en coûte, quand bien même ici, ce fut rarement au prix de la vie... « *Les assiégés connaissaient nos positions obligées et avaient décidé de gâter notre séjour. L'accès de la route étant à découvert, leurs mitrailleuses n'avait qu'à battre le terrain pour en interdire le passage, obligeant nos corvées à faire un grand détour. Comme leurs réserves de munitions semblaient inépuisables, ils nous gratifiaient de rafales sporadiques balayant notre secteur, obligeant le peloton à se terrer au fond de son chemin marécageux. Le pire était atteint à la tombée de la nuit, à l'heure de la corvée de soupe où ils envoyaient leurs patrouilles nous taquiner. Jamais nous n'avons pu découvrir l'endroit où ils passaient le canal, mais plusieurs fois, protégés de nos coups par les levées de terre, ils s'installèrent à la limite de la pente douce, derrière ronces, cailloux et fougères jaunies, pour arroser le sommet de notre talus et nos postes de tir supposés, allant jusqu'à nous lancer des grenades offensives. La corvée de soupe était contrainte à progresser par bonds successifs et les bouthéons furent parfois transpercés. Le calme revenu, les hommes se relevaient des postes de défense, nos cavaliers ripostaient, le FM par courtes rafales, les voltigeurs au coup par coup, voire par lancer de grenades OF... Mais ripostaient sur quoi ? Sur les brèves lueurs des MG et des Mausers allemands vite absorbées par la nuit ? Malgré cette lutte qui semblait inefficace, cette défense acharnée en imposa aux gens d'en face car ils ne tentèrent jamais un quelconque assaut, le feu nourri de nos armes rasant le sol étant infranchissable.*

Pendant tout ce vacarme, les bouthéons abandonnés refroidissaient. Le pain, dans les toiles de tente déjà mouillées se laissait imbiber et ramollir... Me reste en mémoire un repas pris vers 21 h 30 après un échange particulièrement nourri de coups de feu, où la roulante avait concocté une purée de pommes de terre, accompagnée d'un bœuf en sauce... Les cavaliers entouraient les bouthéons posés sur des pierres. Les plus délicats ou les plus chanceux plongeaient leur fourchette dans le récipient, les autres fouillant de leurs doigts sales et terreux, la sauce graisseuse. Dès deux mains, armes à la bretelle, ils déchiraient et portaient à des bouches voraces les morceaux de bœuf quasiment froids, cependant que les boules de pains circulaient, fouillées par les mêmes doigts graisseux à la recherche d'une partie non encore trempée. Ceux de 14 qui ont gagné les champs éternels du repos guerrier ont bien dû se marrer en voyant du haut du paradis, leur descendance retrouver leurs gestes de combattants des tranchées du Chemin des Dames ou d'ailleurs !

[...] Au bout de trois semaines, l'escadron fut relevé. L'escadron... Ce qui en restait ! Les pertes se limitaient à quelques blessés, mais la maladie avait envoyé à l'hôpital un bon tiers de l'effectif. Ce n'était que bronchites, angines, maux de ventre et dysenterie ravageant nos rangs. Pendant l'attente du départ, nous aperçûmes notre « Mickey », le lieutenant Delong, entouré de nos chefs de peloton, qui jetait un regard inquiet sur sa misérable troupe. Question camouflage on ne pouvait faire mieux : manteaux flasques, élimés, mouillés, déchirés, aux pans distendus, crottés jusqu'au ceinturon, voire aux épaules, plaques de terre aux manches, dans le dos, sur les casques [...] La troupe à l'orée d'un bois était indécidable, même par un œil exercé... Œil cerné, peau grise, poils broussailleux, dos rond, aspect d'épuisement, effectif réduit, ainsi s'offraient au regard inquiet de son chef, le deuxième escadron du huitième régiment de cuirassiers. Seul de tous ces guerriers abattus, aux allures d'échappés de la Bérézina, le chef d'escadron avait gardé tenue et allure de vainqueur, bottes parfaitement cirées, court manteau aux boutons éclatants. Tous les cavaliers étaient fiers de leur chef ! »

Retour au casernement de l'école primaire de Chauvé par des chemins détournés pour ne pas rencontrer les regards ironiques des habitants. Les huit jours de repos commençaient par 24 heures de sommeil abruti... Jusqu'au prochain départ en ligne, ou la prochaine alerte... « *Rassemblement dans un quart d'heure. Tenue de combat. Armes approvisionnées. Prêt à intervenir ! La bouche*

encore pleine, une dernière rasade de vin chassant la dernière bouchée vers l'estomac, les cavaliers se précipitent. Tout le monde enfle le pantalon de treillis par-dessus celui de drap, car il fait très froid et personne ne se laisse surprendre. Puis le manteau, le brelage. Les cartouchières sont pleines. Les musettes avec cartouches et grenades. Grenades à manches que l'on passe dans le ceinturon. Le casque dont on serre la mentonnière. Le fusil dont on ouvre la culasse pour y glisser cinq cartouches... »

Des chefs compétents et respectés

C'est donc à Raymond Chomel (nommé général de brigade le 25 décembre 1944) qu'incombait désormais la tâche d'équiper, former et encadrer ces hommes. Il s'agissait de réussir la cohabitation d'abord, l'amalgame ensuite, la fusion enfin, de combattants venant d'horizons géographiques différents, avec des compétences militaires disparates et des motivations idéologiques et politiques très variables. On allait retrouver des « gars du pays » mêlés à des maquisards de la Vienne, de l'Indre ou de Vendée. Des vieux de la vieille rompus à la guérilla et à la vie en campagne avec des bleus sans expérience ; des patriotes purs et durs, des cocos et des gaullistes grand teint ; de malheureux réfractaires au STO qui n'en pouvaient plus de coucher dans les granges et de crever de faim alors que tout le monde les croyait en Allemagne... Et des indécis sautant les lignes un beau soir, parce que les copains « y allaient », et que s'ils ne les suivaient pas, on allait les prendre pour des dégonflés. Et dans le « on », il y avait aussi les bonnes amies. Ajouter les aventuriers voulant tuer du Boche pour tuer du Boche et rouler les mécaniques dans les villages, et aussi quelques voyous et repris de justice, mais ils resteraient l'exception.

A l'automne 1944, les maquis du Poitou envoyèrent à eux seuls vers la Poche sud de Saint-Nazaire 1307 jeunes FFI originaires de la Vienne et 816 de la Haute-Vienne. Tous ces maquis portaient des noms encore très évocateurs et très respectés en Poitou : *Alsace, Bayard, Bretteval, Tour d'Auvergne, Fernand, Joël, Le Trèfle, Jalladeau, Adolphe, Renard, Lagardère, Scévolles, Anatole, Le Chouan, Martial...* qu'ils conservèrent en Pays de Retz après même qu'ils furent fondus dans l'armée régulière et qui fit écho longtemps dans la mémoire des civils qui les côtoyèrent alors qu'ils patrouillaient dans les no man's land pour limiter les empiètements de l'ennemi. Ils venaient de payer un lourd tribut à la libération de leur région et à celle de tout le pays, puisque les victimes civiles et FFI de la seule Vienne s'élevaient à 190 fusillés, 188 tués au combat et 515 déportés, dont 95 femmes et 18 enfants. Beaucoup de ces maquisards signant « pour la durée de la guerre contre l'Allemagne » avaient des comptes personnels à régler avec les Allemands. Ils laissaient derrière eux, village, études ou métier, parents ou enfants, femmes ou fiancées... Les civils de la poche qui portèrent parfois des jugements sévères sur certains débordements, doivent méditer l'abnégation et le sacrifice consentis par ces très jeunes hommes venus les libérer.

Lorsque le 2^{ème} bataillon FFI de la Vienne du capitaine Bernard installa ses cantonnements à Bourgneuf-en-Retz, la précarité de ses moyens proprement militaires mais aussi de transport et d'intendance était effarante. Malgré le manque chronique de charbon de bois pour les gazogènes, il s'efforça pourtant de reconnaître des lignes très étirées, entre La Bernerie, le Tenu et Buzay. À partir de la mi-octobre, il reçut le renfort du maquis *Alsace-Vauquois* (du nom de son capitaine Marcel Robichon alias *Vauquois*, d'origine alsacienne) et poursuivit l'installation de ses points d'appui tout en multipliant les patrouilles en profondeur pour signifier à l'ennemi les limites de son réduit... Avant la relève par les « Vendéens » du 93^{ème} RI à la fin octobre.

La perspective d'un nouvel hiver de guerre à patauger dans la boue des marais ou à grelotter dans les tranchées et les gourbis, avait bien rafraîchi les ardeurs des premières semaines ensoleillées de la Libération. Les dernières permissions avaient révélé un arrière pays où les civils avaient vite oublié les va-nu-pieds qui les avaient libérés, et où les arrivistes et les héros de pacotille de la dernière heure se partageaient déjà les postes et les prébendes. On pensait qu'au retour de perm, il serait bien difficile de regonfler le moral des troupes, mais pourtant, très peu allaient rentrer dans leurs foyers, et la plupart allaient signer leur engagement dans l'armée, « pour la durée de la guerre contre l'Allemagne » ! Ceux-là mériteront bien leur surnom de « va-nu-pieds superbes ». Ils avaient bien compris qu'ils allaient devoir affronter dans des conditions précaires un ennemi aguerri,

combatif, mieux armé qu'eux, décidé à vendre chèrement sa peau et même à tenter la contre-offensive si l'occasion s'en présentait.

Heureusement pour ces maquisards, l'époque allait produire des chefs au caractère bien trempé et aux qualités militaires et humaines de premier ordre, sachant parler à leurs hommes, comme le capitaine Sommet, alias *Brutus*, dans cette adresse à ses soldats : « *Je connais les difficultés d'ordre matériel et moral dont vous êtes victimes... Vous qui avez accepté de combattre volontairement, constituez la nouvelle élite française, puisque l'ancienne avait absolument manqué à son devoir... Je sais que vous manquez d'armement et d'équipements, seules les circonstances du combat et les nécessités de la guerre en sont responsables. La France est un pays pillé et ruiné par l'ennemi, et nous devons tout attendre de nos alliés. Ceux-ci ont maintenant confiance en la France et cette confiance a été gagnée par vous, depuis le débarquement. Ils font tous leurs efforts pour donner du matériel et des équipements, mais doivent d'abord alimenter leurs propres troupes en ligne... De plus, vous êtes maintenant sous le commandement d'un des premiers généraux qui se sont battus depuis 1940, le général de Larminat, qui, mieux qu'aucun autre, connaît ce que vous avez fait, et ce dont vous avez besoin... J'espère que vous serez avec nous lorsque nous ferons notre entrée dans les villes encore occupées et que nous aurons libérées... Je suis sûr que tous ensemble, nous poursuivrons la tâche que vous avez commencée, et que nous arriverons au but final : chasser l'Allemand de France. Je viendrai vous voir tous sur vos positions et vos cantonnements, et mon intention est d'être votre camarade et votre guide* ». Mélange touchant de lyrisme patriotique et d'empathie paternelle, tressé de pieux mensonges quant à l'harmonie sans nuage entre de Larminat, de Gaulle lui-même et « nos alliés ».

Après s'être réjoui du « *faible pourcentage de déchets* » au moment des rengagements - seulement 168 sur 820 n'avaient pas signé - le capitaine Sommet ne pouvait pourtant cacher son désarroi devant le divorce qui s'installait déjà entre la France libérée et les maquisards continuant le combat : « *Les hommes sont souvent déçus par l'accueil premier qui leur est réservé dans les localités où ils descendent au repos. Les civils, débarrassés de l'envahisseur, oublient trop vite que la guerre continue, que des soldats se battent pour eux. Si les hommes ne montrent pas trop d'exigences - coucher dans la paille, au chaud, est-il un luxe lorsque l'on redescend de lignes, après y avoir fait un séjour de six semaines ? Ils ne comprennent pas que les habitants montrent si peu d'empressement à les recevoir* » ! De même, les retours en permission avaient été douloureux pour les hommes du capitaine Sommet : « *Ils partent en permission souvent avec la tenue qu'ils avaient lorsqu'ils ont rejoint les maquis... Dans les villes, à quelques centaines de kilomètres de l'ennemi, ils rencontrent des camarades bien équipés et dont l'occupation principale est de flâner dans les rues. Ils savent aussi que ceux qui sont là sont souvent mieux armés qu'eux... Ceux qui se battent sont considérés souvent comme des imbéciles par les bons Français qui, douillettement installés dans leur famille, profitent au maximum - comme beaucoup trop l'ont fait sous l'occupation - de la situation pour augmenter leur profit. Aucune mesure de mobilisation n'ayant été prise, des jeunes gens continuent la vie civile pendant que des hommes plus âgés - pères de famille - ayant signé leur engagement, se battent* ». La préoccupation sociale et un sévère jugement politique apparaissaient même : « *Ils comprennent mal, en particulier, que des éléments sains ayant comme eux répondu à l'appel du pays, semblent avoir perdu cet esprit d'abnégation totale, nécessaire plus que jamais pour relever la France, et qui maintenant profitent de leur action initiale comme d'un tremplin pour faire de la politique ou occuper des emplois rémunérateurs* »... Les familles elles-mêmes « *plus sensible aux remous de la vie actuelle et à l'esprit de conservation, critiquent leur attitude, c'est-à-dire leur présence dans les unités de combat* »...

Quant à la conclusion, elle contenait déjà tous les éléments qui permettraient d'expliquer les méfiances et certaines rancœurs réciproques entre civils et militaires qui accompagnèrent la fin de guerre : « *...De tout temps, le soldat n'a jamais attendu un grand confort. Il sait que le métier militaire comporte plus de devoirs que de droits. Il accepte ces sacrifices de bon cœur. Mais le chef qui le commande, qui voit tout ce dont il souffre, éprouve souvent une grande angoisse en commandant réglementairement. Il est pénible d'exiger de soldats mal habillés, mal armés, ce que l'on demanderait à une troupe normale. Cependant, comme la mission prime toute autre considération, je ne dois jamais tenir compte des remarques ci-dessus pour l'exercice du commandement. D'un bon soldat qui est bien équipé, bien nourri, bien entraîné, l'on peut tout*

exiger. Sera-t-il possible un jour de commander des hommes sans avoir le remords de ne pouvoir leur donner l'indispensable ?» Outre l'éternel problème des armes et de l'équipement, apparaît celui du divorce croissant entre l'esprit de résistance des maquisards des poches et les planqués des zones libérées. Affleure aussi dans cet émouvant document, toute la proximité entre un chef et ses hommes. Les maquisards de la poche eurent la chance d'être bien commandés et si, malgré la tension des derniers mois et le début de famine touchant certains cantonnements allemands, la situation ne dégénéra jamais, ce fut bien sûr, parce que les états-majors français et alliés surent adopter une tactique visant à neutraliser et affaiblir l'ennemi, et non pas à le provoquer ou à tenter de le réduire avant l'heure, mais ce fut surtout parce que les unités engagées sur le terrain appliquèrent cette tactique à la lettre. Et la première condition de son application résidait bien sûr dans le grand respect réciproque des hommes et de leurs chefs.

~

Pour mener cette guerre peu exaltante, de Larminat avait trouvé en Raymond Chomel un homme providentiel qui prit en main les FFI engagés autour de la poche de Saint-Nazaire, la plus peuplée et la plus difficile à contrôler. Le 26 octobre 1944, il le nomma commandant des Forces françaises de Loire-Inférieure (FFLI), comprenant, outre la brigade *Charles Martel*, 5 bataillons de marche des FFI de Loire-Inférieure, 3 bataillons du Maine-et-Loire, 2 bataillons d'Ille-et-Vilaine et diverses autres unités. Le cadre politico-militaire général dans lequel le général Chomel prenait son commandement était d'une complexité à décourager toutes les bonnes volontés, même pour le plus fidèle des gaullistes, mais comme on va le voir, il avait déjà montré sur le front de la Touraine et du Berry, la palette de ses capacités de chef militaire et de négociateur, en particulier lors de la capture de la colonne Elster.

Le débarquement en Provence, le 15 août 1944, avait vu s'affirmer la volonté du général de Gaulle de porter au premier rang les troupes de la France libre, et on en vit l'illustration lorsque l'armée de Lattre fut à l'avant-garde de la libération des grandes villes du sud, s'appuyant à chaque fois sur les maquis FFI et FTP locaux. La capture de la colonne Elster s'inscrit dans le même registre... Dès le 17 août, Hitler avait donné l'ordre à toutes les divisions de la Wehrmacht situées à l'ouest de la Loire de se replier vers l'est. Après la chute de Bordeaux le 28 août, les forces allemandes du sud-ouest furent donc prises en tenaille et tentèrent d'échapper à l'encerclement en trois colonnes, dont celle du général Elster, ancien chef de la Kommandantur de Mont-de-Marsan, fermant la marche. Forte de 20 000 hommes, cette colonne traversa Angoulême puis Poitiers et Châteauroux, avant de parvenir aux rives de la Loire. Pendant trois semaines, elle allait être soumise au harcèlement incessant des 10 000 hommes de la brigade *Charles Martel* assistée par la colonne Schneider, ainsi que par tous les groupes FFI et FTP locaux, et bientôt par les avant-gardes du général de Lattre. Ajouter la mitraille et les bombes des chasseurs alliés guidés par le commando-radio US d'appui aérien intégré à la brigade Chomel.

Ce fut alors Chomel qui organisa en sous-main les négociations de reddition qui permirent à Elster de ne pas perdre la face et de capituler à Issoudun le 10 septembre 1944, après avoir reçu les honneurs des troupes américaines et défilé en armes une dernière fois. Alors qu'il était le principal artisan de ce succès, Chomel était présent à la reddition mais fut ignoré des deux états-majors - allemand et américain - et n'eut pas l'honneur de contresigner le document ! C'est ainsi que la seule grande victoire acquise de façon autonome par les maquis français fut « confisquée » par les Américains. De Lattre, commandant la 1^{ère} armée française, reconnaissait pourtant dans une note du 1^{er} septembre 1944 : *« Les FFI apportent un allant extraordinaire, jamais vu, incomparable, du fait que pour la première fois depuis 150 ans, on a affaire à une armée de volontaires qui ont appris à faire preuve d'initiative, contraints par la clandestinité où les liaisons sont toujours précaires... Malgré le mauvais état de leur habillement et de leurs armes d'origines très diverses, ils tiennent le coup dans des conditions où toute autre formation se serait découragée... Ils ont forcé l'estime de leurs camarades d'Afrique du Nord »*.

C'est donc de Lattre lui-même qui évoquait à propos des maquis FFI, les soldats révolutionnaires de l'an I et les volontaires de l'armée du Rhin ! Comme un regret et un hommage à certains espoirs déjà envolés pour nombre de ces soldats ! À l'issue de cette campagne qui avait tout

de même interdit à 20 000 hommes de reprendre place dans le combat pour la défense de l'Allemagne, les Américains, partageant la méfiance d'Elster par rapport aux « maquis rouges », s'opposèrent à ce que les armes saisies soient redistribuées aux hommes de Chomel et de Schneider. En ignorant même les 600 voitures légères et les 2 000 chevaux, imagine-t-on la puissance de feu qui aurait pu accompagner Chomel jusqu'à Nantes pour irriguer les maquis faisant le siège de la poche de Saint-Nazaire et combler enfin cette attente toujours déçue d'armes en quantité suffisante ? Il ne s'agissait pas moins en effet que de 43 canons de campagne et de DCA, 557 mitrailleuses, 24 000 armes individuelles et 375 camions !... Alors que le 8^{ème} Cuir montrait en ligne autour de Chauvé le 2 décembre 1944 avec 17 chevaux, 3 camions, 9 camionnettes, 1 moto, 33 side-car, 5 véhicules tout terrain Laffly et un véhicule sanitaire ! Or, comme le soulignait de Larminat lui-même, la possession d'armes en quantité suffisante et au calibre adéquat est non seulement un gage d'efficacité militaire au cours de l'engagement mais aussi de sécurité pour ceux qui les utilisent.

Remarquons que ces événements intervenaient deux semaines après que de Gaulle ait dissout les FFI et appelé au « rétablissement de l'ordre et de la légitimité républicaine ». Il n'était pourtant pas possible de désarmer instantanément tous ces maquisards ni de les diriger vers l'est sur la trace des armées alliées ; la solution adoptée fut donc de proposer l'engagement dans l'armée régulière.... Ou de les renvoyer dans leurs foyers ! Au fil des semaines, cet appel à « signer pour la durée de la guerre » fut entendu par 30% des FFI. Mais qui dira l'amertume ou les cas de conscience de beaucoup d'autres ? Une fois l'engagement signé, il fallait occuper ces hommes, et si possible à faire la guerre ou ce qui y ressemblait le plus. La constitution des poches de l'Atlantique sembla bien constituer - au corps défendant de chacun - une occasion unique de concentrer ces forces débandées et disparates, de les reforger dans un creuset républicain et d'éviter surtout qu'elles n'aient la tentation de suivre de « mauvais bergers ». C'est ainsi que dès que leur région fut libérée, les hommes de Chomel qui avaient « signé », avaient été dirigés vers Angers où affluèrent engagements et ralliements puis, à la mi-novembre, vers la préfecture de la Loire-Inférieure. Ces unités de la brigade *Charles Martel* allaient constituer l'ossature et le foyer de recrutement de la future 25^{ème} division d'infanterie.

Hormis la brigade Charles Martel, les autres unités étaient bien mal vêtues, mal chaussées, mal nourries, mal armées et pour certaines, mal entraînées ou peu aguerries. Comme on l'a vu, ces bataillons « extérieurs » furent bientôt rejoints par quelques recrues locales, ainsi que par des soldats dont le sacrifice n'est jamais évoqué, les transfuges de l'armée d'occupation : Polonais, Russes et même Allemands. On les habilla tous de tenues hétéroclites, souvent des tenues allemandes reteintes en kaki ou des tenues françaises de 1940. On était coiffé de calots ou de bérets disparates, de casques anglais ou français. On portait des sabots ou des godillots surmontés de guêtres ou de bandes molletières ; bottes et cuissardes n'arriveraient qu'en novembre, envoyées par la défense civile parisienne. Armement à l'avenant, exhumé de cachettes de 1940, provenant de parachutages ou récupéré sur l'ennemi : mousquetons, mitraillettes, mitrailleuses et mortiers, mais pas d'armes lourdes... De trop rares camions à gazogène pour transporter hommes, vivres et matériels.

Chomel, Besnier ou Sommet parviendront néanmoins à équiper moins sommairement ces « va-nu-pieds », à les entraîner, les organiser et à en faire une troupe qui n'hésitera pas à se frotter au hérisson allemand, à lui porter des coups, à user son moral, à l'empêcher de dormir et de manger à sa faim et, le jour venu, à participer aux opérations de reddition. En quelques mois, dans les conditions les plus dures, on parviendra, sur la base de bataillons de toutes origines géographiques et politiques, à forger une armée régulière dont les meilleurs soldats participeront même à l'occupation de l'Allemagne. Cependant, la question reste posée : a-t-on accordé à ces unités les moyens adéquats à leur mission ? S'il ne s'agissait que de « garder un camp de prisonniers armés », sans doute ! Mais alors, pourquoi y épuiser et y sacrifier des hommes alors que des consignes d'engagement limité et exposant moins les forces de siège auraient sans doute suffi à la mission ? Comme on l'a vu, c'est leur chef lui-même, le général de Larminat, qui avait exprimé le mieux et avec une grande clairvoyance le divorce entre le politique et le militaire dans cette appréciation étrangement

autocritique : « *Quelques centaines de jeunes hommes de 19 à 20 ans vont se faire tuer parce qu'ils n'avaient pas les armes, les munitions, les cadres, que le ministre me refusait* ».

Les forces d'occupation

Après les Français, les Allemands ! En effet, pour mesurer la valeur de l'engagement de tous ces jeunes volontaires français signant « pour la durée de la guerre », il faut décrire l'ennemi qu'il aurait à contenir, combattre et réduire. Avant d'en venir à la description des forces allemandes assiégées, il faut rappeler que le cœur de leur dispositif, le gigantesque refuge de la base sous-marine, se dressait depuis 1943 au-dessus d'une ville déserte et en ruine. En effet, la ville bombardée sans relâche par les alliés depuis 1941 avait été totalement évacuée. Après la mise en service, le 30 juin 1941, de la première alvéole de sous-marins, les escadrilles anglo-américaines s'étaient succédées dans le ciel de *Flak-City*, égratignant à peine la base mais semant mort et dévastation sur la ville : les bombardements de l'année 1942 avaient entraîné la mort de 389 Nazairiens, dont les 134 jeunes apprentis et 10 contremaîtres de l'école d'apprentissage des chantiers ; les 9 bombardements de 1943 avaient fait 66 morts et 57 blessés ; celui du 28 février 1943 qui engagea 300 avions et allait durer deux heures, provoqua 600 foyers d'incendies par les bombes au phosphore, et détruisit à lui seul la moitié de la ville. Le 1^{er} mars 1943, un plan d'évacuation totale des habitants de Saint-Nazaire avait donc été décrété : en deux semaines, la population de la ville était passée de 48 000 habitants à 15 000 de jour et 6 000 de nuit, pour se réduire enfin à une soixantaine à l'hiver 1943. Au moment où commencera la reconstruction de Saint-Nazaire, en 1947, sur les 8 000 maisons d'avant-guerre, seule une centaine resteraient encore intactes. Et enfin, après 59 mois d'occupation, 350 alertes et 52 bombardements, on aurait enterré 475 victimes et relevé 580 blessés.

Pour évoquer la constitution de la poche autour de la base et de la ville de Saint-Nazaire dans sa dimension militaire, je vais m'appuyer sur les archives de l'armée allemande tombées aux mains de l'armée américaine et déclassifiées en 1976, en particulier les rapports de l'amiral Hans Mirow du 27 avril 1946, du vice-amiral Witold Rother de mai 1945 et du général Maximilian Huenten du 25 avril 1946. Pour préciser d'abord que les forces allemandes assiégées dans la poche de Saint-Nazaire avaient sans doute anticipé cette nouvelle situation. Tout en ignorant la date et le lieu où il surviendrait, on attendait le débarquement et les opérations de diversion qui pourraient l'accompagner. En conséquence, l'amiral Mirow, le vice-amiral Rother et le général Huenten avaient déjà renforcé alarmes et défenses, au moins dans la zone nord de la forteresse, c'est-à-dire dans et autour de la base sous-marine où on se sentait bien défendus par la Flack et la ligne de feu des blockhaus. Le débarquement accompli, et contre l'avis du général Huenten, on avait consenti le 8 juillet 1944, à l'envoi sur le front normand de la 275^{ème} division d'infanterie, ainsi que de trois bus, 14 camions et 27 chauffeurs ; autant d'hommes mais aussi de moyens de transport qui allaient faire gravement défaut à Saint-Nazaire un mois plus tard.

Pour combler les trous dans la défense proprement militaire de la forteresse après le départ de la 275^{ème} division d'infanterie, le général Huenten avait confié au vice-amiral Rother la tâche de transformer les centaines d'ouvriers qualifiés de la base en troupes de défense. En s'appuyant sur 21 officiers choisis parmi les cadres et recevant eux-mêmes une formation accélérée, Rother parvint à transformer 1 430 hommes sans expérience des armes en six compagnies d'infanterie, une compagnie de lutte contre l'incendie, une compagnie de transport automobile, une compagnie du génie et une compagnie de gardiennage. On compléta le dispositif par les équipages résiduels de *U-Boote* et les marins mis à terre, bien que ceux-ci fussent peu motivés et encore dépourvus de formation au combat terrestre.

Le 3 août 1944, alors que les blindés de Wood se trouvaient à Derval, c'est-à-dire à 50 kilomètres de Nantes et à 70 de Saint-Nazaire, Huenten se vit confirmer la directive d'Hitler et Jodl du 19 janvier 1944 consistant à défendre les « *Festungen* jusqu'au dernier homme » ; ce qui signifiait concrètement qu'il allait devoir accueillir et aider le général Junck et une partie de sa 265^{ème} division d'infanterie sur le repli, sinon à contre attaquer, du moins à défendre la « forteresse ». Junck, en charge de la défense de la Bretagne sud, arrivait en effet de Redon dont il avait fait sauter les ponts sur la Vilaine avant de rallier Saint-Nazaire dans la nuit du 3 au 4 août,

bientôt rejoint par un bataillon du 2^{ème} régiment de parachutistes avec l'état-major du régiment, le personnel de la base aérienne de Meucon, deux groupes de *Flack* de Penmarc'h et de Rennes et un bataillon de la Luftwaffe.

Le moral de la garnison nazairienne n'avait pas cessé de se détériorer depuis le débarquement, mais la cavalcade bretonne des blindés américains avait pétrifié les soldats qui devinrent encore plus inquiets lorsqu'ils virent arriver à Saint-Nazaire leurs camarades en repli, résumant leur frayeur par un mot qui voulait tout dire : « *Panzer ! Panzer !* » Or, pour faire face à la déferlante américaine si elle descendait jusqu'aux ruines de Saint-Nazaire, il aurait fallu une artillerie de campagne, des chars et des avions, ce dont on était totalement dépourvu. Huenten, en bon stratège, plutôt que d'attendre l'ennemi dans son réduit, rebanda alors toutes ses troupes, auxquelles s'étaient jointes celles de Junck, et dépêcha l'essentiel de ses forces au-devant des blindés US pour tenter de leur barrer la route par les deux voies d'accès possibles, la route de Vannes, avec son verrou de la Roche-Bernard, et la route Châteaubriant Saint-Nazaire, via Blain et Savenay. Concrètement, on les attendrait à la Roche-Bernard et à Savenay.

Un premier affrontement avait eu lieu dès le 4 août 1944 dans la région de Fégréac, lorsque les avant-gardes de Wood étaient venues buter sur le Major Sobotho et les pionniers de la 13^{ème} compagnie du 265^{ème} régiment d'infanterie de Junck en train de miner le pont Miny sur le canal de Nantes à Brest et l'Isac. Les Américains ayant perdu deux chars et plusieurs véhicules d'accompagnement avaient rebroussé chemin au grand soulagement de Huenten qui redoutait plus que tout de voir s'engouffrer les chars par Saint-Gildas, Pontchâteau et la route de Savenay.

Wood s'étant esquivé une première fois, Huenten n'attendrait pas qu'il ait achevé son détour par Vannes et Lorient pour consacrer toutes ses forces à la défense de ses avant-postes de la Roche-Bernard contre les FFI du Morbihan, dont on se doutait bien qu'ils tenteraient d'ouvrir la voie aux Américains dès leur retour. Un violent affrontement eut donc lieu le 6 août, où les FFI bousculèrent les Allemands sans parvenir à les rejeter au-delà du pont ; mais le lendemain, les paras de Deffner contre attaquèrent et repoussaient les FFI vers Marzan, détruisant trois chars américains et minant les accès au pont... On sait ce qu'il en advint le 15 août 1944, lorsque la foudre déclencha la chaîne d'explosifs posés par les Allemands, précipitant la partie centrale du pont dans la Vilaine. Mais, bien avant cette date, le 265^{ème} bataillon du génie avait achevé le minage de tous les ponts sur la Vilaine et le canal de Nantes à Brest. Huenten et Junck pouvaient alors respirer ; ils étaient parvenus à fixer les blindés américains devant un pont imprenable et désormais détruit alors qu'à quelques kilomètres plus à l'est, l'accès par la route Nantes Savenay était resté grand ouvert sans qu'on n'y tentât jamais aucune incursion.

C'est Huenten lui-même qui formulera dans son rapport d'après-guerre une description des faibles moyens dont il disposait, laissant encore plus d'amertume sur cette nouvelle occasion manquée par les Américains : « *La forteresse elle-même était dégarnie et affaiblie par l'envoi de ses forces en Normandie, à un point tel qu'il n'y avait plus d'unités à envoyer aux avant-postes. On pouvait évaluer les forces d'infanterie à un régiment. L'artillerie de campagne se limitait à quatre batteries légères et quatre batteries lourdes tirées par des chevaux. On ne disposait d'aucun canon anti-char mobile et d'un nombre très limité d'armes de combat anti-char rapproché. Les batteries fixes de la brigade de DCA de marine étaient difficilement utilisables en raison du défaut de dispositif de visée pour le combat terrestre* ». Malgré ces faibles moyens initiaux, il avait su pourtant mobiliser et réorganiser les éléments épuisés, affolés et pour certains prêts à la reddition, pour les disposer en ligne et impressionner l'adversaire au point qu'il se détourna de l'objectif quasiment sans combattre. Il soulignait d'ailleurs : « *Une attaque rapide et plus décidée de l'ennemi l'aurait mise [Saint-Nazaire] en grand danger de tomber* ».

L'offensive américaine s'était donc enrayée d'elle-même et on avait renoncé à ce grand port sans doute un peu trop éloigné des côtes anglaises et trop excentré par rapport au front principal... D'autant qu'on pouvait désormais engouffrer hommes et matériels par la presqu'île du Cotentin. En effet, le port de Cherbourg était tombé le 26 juin 1944, avec des installations intactes ; trop petit sans doute, mais jusqu'à la mise en service de celui d'Anvers en novembre 1944, il resterait « le port le plus actif du monde ». Et il faut ici souligner un paradoxe : la prise des ports du nord entraînant l'abandon des ports de l'ouest... En parcourant les 40 kilomètres de quais intacts du port d'Anvers,

le major général Erskine, haut délégué du général Eisenhower en Belgique, avait estimé que cette prise raccourcirait la guerre de plusieurs mois... Sans doute ! Mais la prise des ports de la Manche et de la Mer du Nord allait aussi augmenter la durée de la guerre de plusieurs mois dans les poches de l'Atlantique ! C'est en effet le 9 septembre qu'Eisenhower renonça définitivement à réduire les ports bretons.

Mais les Allemands n'avaient pas attendu cette échéance et dès qu'ils comprirent l'hésitation puis le renoncement allié, ils n'eurent de cesse de repousser les limites de la poche de Saint-Nazaire. C'est ainsi qu'ils mirent à profit les défenses naturelles constituées par de vastes étendues de marais déjà inondés, et s'appuyèrent, au moins au nord, sur une autre limite naturelle constituée par la Vilaine et le canal de Nantes à Brest, creusant en hâte des fossés de défense et minant les zones en avant de leurs lignes. Pour organiser en si peu de temps et avec autant d'efficacité la sécurisation de la *Festung Saint-Nazaire*, Huenten et Junck s'appuyèrent sur une armée estimée entre 28 000 et 30 000 hommes dont officiers, et parmi eux, des soldats d'élite, des parachutistes repliés de Nantes, Rennes et Josselin, dont certains avaient participé aux campagnes de Crète ou des déserts d'Afrique. Ces paras allaient, comme à Lorient, imprimer à une garnison disparate et démoralisée un allant et un mordant qui impressionneraient les assiégeants et en limiteraient les initiatives, au mois dans un premier temps. Leur chef, le colonel Deffner, les engagea bien sûr dans le secteur le plus chaud, c'est-à-dire entre le canal de Nantes à Brest et la Loire, où ils redoutaient moins les hommes sous équipés du capitaine Grangeat que les chars américains, les seuls gardant la poche.

Le colonel Mewis installa son groupement tactique autour de La Chapelle-Launay, avec le bataillon « *Brodowski* » tenant le secteur de Malville, et le bataillon « *Hellmund* », celui de Cordemais, tandis que le colonel Bartel prenait position autour de Campbon, tenant les lignes entre Bouvron et Quilly avec deux autres bataillons, et que le bataillon Dettmar prenait ses quartiers à Saint-Gildas-des-Bois sous la houlette du lieutenant-colonel Betghe installé à Pontchâteau... Ces hommes provenaient de la 265^{ème} division d'infanterie, comme une demi-douzaine d'autres bataillons répartis bientôt sur un front de 100 kilomètres. À ces 11 500 fantassins aguerris, il fallait ajouter les 7 000 artilleurs provenant de trois groupes de Flack, deux groupes d'artillerie navale et deux groupes de DCA navale qui avaient réussi à rassembler une artillerie de 414 pièces, 78 canons antichars et 169 pièces de *Flack*. Ajouter encore 2 000 marins et sous-mariniers privés de mission et mis à terre à leur grand dam et qu'on s'efforça de transformer bon gré mal gré en fantassins, artilleurs ou sapeurs ; sans oublier un bataillon géorgien désarmé et 4 000 troupes auxiliaires.

La garnison de la poche de Saint-Nazaire - considérée par les alliés comme « la plus puissante des poches de l'Atlantique » - allait toujours demeurer en contact avec la chaîne de commandement en Allemagne. Luc Braeuer révèle même que les Heinkel et les Focke-Wulf du colonel Klamke transportèrent jusqu'à la fin et dans les deux sens, ordres et rapports, mais aussi courrier des soldats, matériels sanitaires et médicaments, cigarettes, instruments de musique, cadeaux et petites douceurs (en particulier à Noël 1944)... Quelques hommes profitèrent même du voyage, s'envolant à La Baule Escoublac pour atterrir à Esslinghausen près de Francfort ! Les avions se posaient en pleine nuit et repartaient avec une réserve d'heures nocturnes suffisante pour regagner l'Allemagne avant l'aube : 14 vols en octobre 1944, 8 en novembre et 3 en décembre, avant le déclin progressif de ces expéditions à haut risque aux derniers mois... Alors que les civils français empochés restèrent strictement coupés du monde extérieur, en particulier pour les liaisons postales, curieusement, les Allemands de la poche ne le furent jamais, et certains soldats allemands savaient même narguer les Français qu'ils croisaient dans les villages en agitant sous leur nez la lettre toute fraîche arrivée de leur propre village de Bavière ou de Poméranie.

Au moins deux sous-marins furent aussi utilisés, dont le premier, le 28 novembre 1944, livrant à la base : des obus antichars et des munitions de Flak, 2 millions de cigarettes, 1 100 paires de chaussures, des vêtements, des médicaments, des pneus de bicyclette, des films et du courrier qui allait grandement relever le moral des troupes. Le 24 avril 1945, un autre sous-marin de 750 tonnes, le *U-510* en provenance de Djakarta ralliait aussi son « alvéole d'attache » avec une cargaison de métaux rares destinés à être déchargés en Norvège, mais contraint par le manque de carburant de faire relâche à Saint-Nazaire. On en déchargea au moins les cigarettes chinoises qui adoucirent peut-être les premières heures de captivité qui attendaient les soldats allemands, quelques semaines plus

tard. Quant au navire, il sera rebaptisé *S612 Bouan* et poursuivra sa carrière sous les couleurs de la marine française jusqu'en 1959.

Reste à ressasser encore les raisons d'un tel acharnement à défendre les poches : la plus simple étant qu'un soldat du Führer n'abandonne pas une forteresse avant d'en avoir été chassé, et si possible mort, mais rappelons aussi l'importance de conserver des enclaves sanctuarisées sur la façade maritime du continent dans l'attente de la mise au point des « armes secrètes ». Sans oublier une hypothèse plus politique : Hitler et d'autres membres de son état-major nourrirent longtemps l'espoir d'un renversement d'alliances entre les trois grandes puissances alliées qui aurait vu les USA et le Royaume Uni se retourner contre l'ours russe trop gourmand ou courant trop vite vers Berlin.

~

Outre le général Huenten, par qui cette « armée de forteresse » était-elle commandée ? Le général Huenten avait tout perdu en Allemagne, y compris sa famille ; en dépit de sa situation personnelle, ou peut-être pour l'oublier ou la venger, il venait de montrer ses qualités militaires et sa fidélité au régime, et pourtant, il allait abandonner le 29 septembre 1944 le commandement de la poche de Saint-Nazaire au général Junck. Il conserva cependant son propre état-major et le commandement du « camp retranché », c'est-à-dire la ville, la base et son environnement portuaire ainsi que la « poche sud » où il dirigera les opérations militaires, en particulier lors des offensives de la mi-octobre et du 21 décembre 1944, en s'appuyant sur le colonel Kaessberg à la Kommandantur de Saint-Brévin.

Sous l'autorité de l'amiral Krancke, commandant de la Marine à l'Ouest, ce fut donc le général Junck qui, à partir du 29 septembre 1944, prit en main les destinées de la forteresse de Saint-Nazaire autrement appelée « *Festung St. Nazaire* » par les Allemands. Son PC était à La Baule, avec pour centre la villa Aeraki où était installé son chef d'état-major, le colonel Pinski, secondé par le capitaine de cavalerie Engelken s'occupant des personnels, le capitaine Schmuck, chef du renseignement, et l'adjudant Kerll. Junck était un « hitlérien modéré » à qui la SS ne faisait pas confiance. Comme en témoignera un de ses soldats, il était considéré comme « le père de ses hommes », ne cherchant pas délibérément l'affrontement, répugnant aux exactions gratuites et souhaitant limiter les pertes humaines. Il était secondé par l'amiral Mirow, un marin qui souhaitait préserver la vie de ses derniers équipages survivant à une guerre qui les avait décimés. Tous, néanmoins, étaient des militaires fidèles à leurs engagements et à l'état-major qui les avait nommés ; on en jugera lorsque les tentatives de négociation visant à leur reddition furent rejetées avec dédain.

Junck s'appuyait aussi sur des commandants militaires expérimentés : le colonel de parachutistes Deffner avec ses groupes de combat Bartel et Mewis devant Bouvron et Cordemais, les zones les plus exposées de la poche ; le colonel Reese sur la Vilaine, et le colonel Betghe sur le canal de Nantes à Brest ; le capitaine Mathies commandant les 16 batteries du 265^{ème} régiment d'artillerie et les 4 bataillons de DCA de marine ; le lieutenant-colonel Oscar Rittmayer, en charge de la Kommandantur de la ville de Saint-Nazaire et responsable des autres Kommandanturs de la poche. Enfin, il avait autorité sur le docteur Ocker dirigeant les services sanitaires, le capitaine Sobotha dirigeant les pionniers, le major Mehner dirigeant les transmissions et la Feldgendarmerie.

La base sous-marine avait perdu ses fonctions initiales de refuge de sous-marins avant même le 6 juin 1944. En effet, son évacuation avait été ordonnée dès la percée d'Avranches, car, totalement encerclée, elle avait perdu toute signification militaire, ses sous-marins étant harcelés et détruits progressivement par la Royal Navy. Une flottille de sous-marins avait donc été dissoute, une autre dirigée vers la Norvège, tandis que les personnels, en particulier civils, avaient été soit rapatriés en Allemagne par la mer, soit transférés vers la base de La Rochelle, ou transformés en troupes de défense à terre. Luc Braeuer indique que sur les 7 sous-marins restants, 3 avaient encore quitté leur alvéole à la fin août 1944, deux autres en septembre, et il ne restait plus que le U 255, non opérationnel et sans commandant, à partir du 23 septembre 1944. Quant au bâtiment de surface Carpolena, il avait été amené au milieu du canal et sabordé, achevant de verrouiller l'entrée du port déjà protégé par un filet tendu jusqu'à Saint-Brevin. Un dispositif de filets métalliques doublé de mines à commande électrique fermait les bassins du port. L'abri de béton inexpugnable que

constituait la base allait alors servir de zone de stockage pour les vivres et les munitions, mais aussi de protection ultime pour les hommes et les matériels, et on allait utiliser à bon escient 800 ouvriers spécialisés, mécaniciens et soudeurs pour adapter les outils de défense et d'attaque au meilleur usage de cette guerre de siège²...

Grâce à un approvisionnement des matériaux nécessaires par sous-marins, on se lança dans la fabrication d'« articles manufacturés » aussi divers que des équipements d'hôpitaux : lits, attelles, béquilles, et même prothèses ; mais aussi de fers à cheval, gamelles, cuillères et fourchettes, clous de chaussures et semelles. Pour rationaliser les compétences techniques des hommes mais aussi l'usage des matériaux, des machines, du carburant, de l'oxygène et de l'électricité, on prit la décision de diriger vers les « ateliers centraux » de la base sous-marine toutes les armes et les matériels à réparer, à entretenir ou à adapter. Seul échec reconnu : l'entretien d'une ligne de chemin de fer vraiment trop délabrée entre Saint-Nazaire et La Baule. Aux premiers jours d'avril 1945, on se permit d'organiser dans les ateliers de la base une exposition de tous les objets fabriqués par ce bataillon de bricoleurs de la guerre qui fit l'admiration des soldats. Rother révélera même dans son rapport d'interrogatoire que le « système » aurait pu fonctionner de façon autonome encore un an de plus.

Avant même la fermeture définitive de la poche, on avait commencé de transformer de nombreuses batteries de marine en canons de défense terrestres installés sur 200 affûts mobiles de fortune que l'on allait parfois tirer avec des chevaux ou même des bœufs, mais aussi sur les voies de chemin de fer. Mais on se livra aussi à des « bricolages » plus sophistiqués en amenant au calibre approprié d'importants stocks de munitions, ou en fabriquant 250 bazookas avec un dispositif d'allumage suffisamment fiable et sûr. On disposait aussi d'un stock important de bombes sous-marines récupérées sur les bateaux et permettant d'accroître la puissance de combat de façon significative. Garnies de 130 kilos d'explosifs, ces mines qui avaient un rayon de destruction de 17 mètres dans l'eau, avaient une efficacité atténuée à terre, mais on pouvait en semer autant qu'on voulait. Après la reddition, Withold Rother révéla que les pionniers de Sobotha avaient disposé tout au long de la ligne principale de défense ces redoutables mines télécommandées par radio et soigneusement camouflées. Très fier du travail de ses sapeurs, il précisait que *« posées depuis de mois sur des routes, des passages obligés, des ponts, elles étaient si bien camouflées que ceux qui les avaient posées, eurent, malgré les plans précis qu'ils avaient établis, toutes les peines du monde à les retrouver dans les deux jours qui précédèrent la capitulation »*.

On avait pris de surcroît la précaution au début du mois de septembre 1944 d'organiser une noria de bateaux entre Noirmoutier et Pornic pour enrichir la couverture feu de la poche d'une demi-douzaine de canons de 155 et d'importants stocks de munitions. On se lança même dans une opération destinée à impressionner l'adversaire en déplaçant de Batz-sur-Mer à Pontchâteau un énorme canon français de 240 sur rails, entre son abri dans le tunnel de Pontchâteau et son aire de tir de Savenay d'où il était censé arroser le secteur devant Bouvron. Pour le protéger des avions américains, on installa une autre batterie baptisée « *Bello* » équipée des canons de *Flak* prélevés à Saint-Nazaire.

On avait rationné drastiquement les carburants pour voiture, les réservant à l'usage exclusif des véhicules de l'état-major. Le transport par camions des marchandises, armes, munitions et personnels allait rester très limité et assuré exclusivement grâce au « gaz de bois » dans les gazogènes ; à cette fin et dès le début de la poche, alors que les besoins atteignaient 15 à 20 t par jour, on avait commencé à stocker du bois, mais il faudrait attendre le début avril 1945 avant de disposer de l'équipement adéquat pour le débiter et le préparer à l'usage dans les gazos. Au grand dam des soldats, on fut contraint à partir de novembre 1944 de limiter l'éclairage des casernements au dimanche plus deux jours par semaine, puis au dimanche plus un jour par semaine à partir de janvier 1945. Quant aux troupes de campagne, et bien que toutes les lignes fussent demeurées intactes, elles en furent toujours privées.

² J'ai documenté cette description détaillée de la reconversion des ateliers de la base sous-marine à partir du rapport d'interrogatoire du vice-amiral Rother rédigé le 20 mai 1945 (archive déclassifiée et traduite de l'Allemand à l'Anglais par *The U.S. National Archives and Records Administration* – NARA, 1976, sous le titre *St. Nazaire supplies. 20 août 1944 – 10 mai 1945*).

On était donc parvenu en un temps record, à recadrer les missions de la base vers la défense d'une zone élargie à l'ensemble de la poche : défense terrestre, fluviale, maritime et aérienne, s'appuyant sur l'artillerie de marine, les blockhaus et la *Flak*. Pendant qu'en profondeur, s'organisait un cercle de défense constitué de centaines de cantonnements d'une vingtaine d'hommes en moyenne, tous les points d'appui fortifiés dans la zone de l'estuaire et sur le cordon littoral furent reliés entre eux par un minage systématique des rives et des côtes. Malgré l'hétérogénéité technique, militaire et idéologique de ces troupes, et malgré un moral entamé, on avait affaire à une armée de campagne disciplinée et bien encadrée, et les jeunes FFI chargés de les contenir, et un jour de les réduire, allaient vite s'en rendre compte. En effet, surtout pendant les premiers mois, les rangs de ces FFI de Loire-Inférieure seraient trop clairsemés et trop inexpérimentés pour tenir en respect une garnison d'hommes aguerris, rompus à la surveillance, à la patrouille, à l'incursion rapide pour tâter les résistances, à la sécurisation des zones de cantonnement, y compris au cœur des villages. Nos maquisards dépenaillés et vite baptisés « terroristes », avaient affaire à un certain nombre de vieux routiers qui avaient goûté depuis cinq ans à toutes les formes de combat, y compris à la petite guerre de bocage ou comme ils disaient, à la « *guerre des buissons* ». Pendant les premières semaines, les grognards allemands tentèrent d'y entraîner les jeunots français pour leur faire la leçon ; heureusement, ceux-ci comprirent vite qu'ils avaient à faire à une bête blessée mais toujours capable de sérieux coups de griffe. Après avoir enterré les premiers morts civils et les premiers FFI, il faudrait quelques mois pour admettre que l'ennemi n'était pas aux abois et qu'il ne suffisait pas de « se payer son Boche » pour gagner la guerre. Il s'agissait bien de limiter les empiétements et de faire sentir la fêrle du prochain vainqueur mais pas à n'importe quel prix pour les empochés qui n'en pouvaient mais.

Après que certains actes de représailles, heureusement limités, aient laissé croire au début à une occupation s'appuyant sur la terreur, on constaterait pourtant une certaine intelligence politique et un grand pragmatisme de l'état-major allemand de la poche. Les réquisitions, la gestion et le partage des logements, de la nourriture et du bois de chauffage, requéraient en effet de la mesure, de la discipline collective et un certain sens de l'équité qui poussèrent l'occupant à ne pas faire peser une pression trop forte sur les populations, ce qui aurait eu pour conséquence d'assécher rapidement le bassin d'approvisionnement et de radicaliser les comportements des civils en les affamant ou les maltraitant.

Si les Allemands bénéficiaient d'un arrière inexpugnable de béton, d'abris solides et de batteries de tous calibres près du littoral, ils ne disposaient pas de l'artillerie mobile ni des engins blindés ou même des camions qui leur auraient permis de déborder le front continu de 70 kilomètres, puis de 100 kilomètres à partir de Noël 1944, dans lequel on les contenait, pour tenter une contre-offensive visant par exemple à reprendre Nantes. Sur le plan stratégique, il y avait donc peu de risque de voir l'ennemi se lancer dans une entreprise sérieuse de reconquête ou de fuite, mais sur le plan purement militaire, le déséquilibre restait criant et pouvait laisser craindre des soubresauts ou des coups d'épaule visant à le dégager d'un encerclement trop serré. À aucun moment, en effet, l'occupant n'accepterait d'être pris à la gorge et de se voir dicter trop précisément ses limites ni sa liberté de mouvement. Il faudra cependant attendre le cœur de l'hiver 1944 et la dernière offensive allemande sérieuse sur le saillant de Chauvé - La Sicaudais pour que les fronts se stabilisent et que la guérilla quelque peu débridée et aventuriste des premières semaines laisse place à une guerre de position ne mettant pas en péril quotidien la sécurité des civils. Mais avant de s'installer dans cette longue patience où chacun attendrait la fin, sans illusions sur l'issue du combat, les populations allaient être soumises à une pression constante des deux armées, au risque fréquent d'essuyer les tirs croisés, de frôler les représailles de masse et de se voir dépossédées de leurs biens ou jetées dans l'heure hors de la maison et du village...

L'amertume des « Forces françaises oubliées »

Mais c'est l'heure d'évoquer de façon plus explicite certaines allusions ponctuant déjà ce récit. Dès l'été 1944, à l'heure où ils enrayaient les tentatives allemandes de remonter vers le front normand et commençaient à libérer leur région, on avait redouté dans les états-majors alliés et gaullistes de se voir débordés par des maquisards aussi efficaces et courageux malgré la faiblesse de

leurs moyens. Au sein même de la troupe, il y eut du tirage entre les gaullistes et les communistes, et, réalité moins décrite, entre gaullistes et anciens de l'armée d'armistice souhaitant rejoindre le combat commun. Mais surtout, certains des chefs les plus valeureux, gagnés à des idéaux dépassant les objectifs purement patriotiques, n'allaient-ils pas utiliser le prestige acquis au combat pour manifester des exigences plus politiques ? Se contenteraient-ils de libérer leur département ou leur région ? Koenig et de Gaulle allaient prévenir ce risque en initiant un grand remaniement hiérarchique à la tête des bataillons et des régiments. Mais en conjurant ce risque, ils en faisaient naître un autre, celui de détruire bientôt la ferveur patriotique qui venait d'animer les maquis. Comment s'étonner alors du malaise engendré par le ralliement à la France Libre de certains « naphthalins » de l'armée d'armistice ou de Vichy, surtout quand ils remplaçaient les chefs naturels du maquis ou en assuraient la formation lors de stages d'intégration à l'armée de métier.

Il s'agissait en effet, là comme dans le reste du territoire déjà libéré, de répondre au vœu du général de Gaulle et de son GPRF de faire rentrer le pays dans la « normalité républicaine », autrement dit transformer rapidement des « hommes des bois » en « armée régulière » ! Le général de Larminat, son représentant à la tête des Forces Françaises de l'Ouest, reçut cinq sur cinq le message contenu dans l'allocution du général devant l'assemblée nationale le 31 décembre 1944, visant à faire admettre à l'ensemble de la communauté nationale la « *nécessité impérieuse pour chaque Français de se soumettre à la loi de l'intérêt commun représentée par l'autorité de l'état* », et il traduisit cette exigence par une reprise en main des dernières unités FFI devant les poches de l'Atlantique. On parla partout d'ordre, de discipline, de loyalisme... Et d'obéissance. Appel à tous les échelons : il fallait comprendre « *les nécessités de l'heure* ». Il fallait de toute urgence convaincre les maquisards qu'il était temps d'abandonner « *les méthodes irrégulières* » et d'opposer la « *force saine et l'exemple des armées* » aux « *tentations de l'anarchie et du désordre* ».

Les « *nécessités de l'heure* » consistèrent d'abord à mettre un terme définitif aux ambitions des communistes qui avaient cru un moment pouvoir s'appuyer sur l'influence réelle gagnée dans le maquis par la vaillance et le sacrifice de leurs hommes, pour imposer une sorte d'aggiornamento politique auquel la France n'était pas prête³. Elles consistèrent aussi à remplacer un certain nombre de chefs « naturels », en particulier ceux ayant gagné leurs galons aux heures chaudes de la Libération de leur région. Quand on ne les remercia pas, on les dégrada et on vit alors des « commandants » ou des « capitaines » renâcler à devenir adjudants. Amertume et grincements de dents accompagnèrent ce renouvellement des cadres. Comment admettre en effet de voir remplacés les chefs qui avaient traversé les heures les plus noires avec leurs hommes par des officiers inconnus et, pour certains, « inactifs » pendant toute la durée de la guerre ? On peut même parler de colère, lorsque des lieutenants ou des capitaines ayant pris sur le terrain tous les risques avec leurs hommes, se virent dégrader dès la fin de leurs combats de l'été 1944. Combien de « lieutenant *Lagardère* » ou de « commandant *Myosotis* » parmi ces centaines de jeunes officiers du maquis, à qui les nouveaux pouvoirs politiques et militaires ne surent pas toujours rendre justice à l'heure de la Libération ? Comment expliquer aussi, qu'après guerre, certains aient dû attendre 40 ans la remise d'une croix de guerre gagnée dix fois au feu ? Mais, sans doute, ces jeunes chefs de maquis aux noms si romanesques laisseront-ils dans les mémoires et dans les livres d'Histoire, une trace plus vivace que celle d'officiers dont les galons et l'ascension fulgurante furent gagnés dans les antichambres de la Libération.

Lors d'une prise d'armes à Bouaye, le 25 mars 1945, où on venait de dissoudre le 4^{ème} bataillon de la Vienne, héritier du fameux maquis « D3 - Renard », pour le fondre dans le 21^{ème} RI, le capitaine Sommet appelé pour « une autre mission », laissa clairement comprendre au moment de l'échange des fanions qu'il se serait pourtant bien vu à la tête de ses hommes dans la libération

³ Après avoir enrayé la tentative communiste de mettre en place des « Comités départementaux de Libération » n'hésitant pas à entrer en conflit ouvert avec ses préfets, de Gaulle avait procédé le 28 octobre 1944 à la dissolution des « milices patriotiques » d'obédience communiste et des FFI ne signant pas leur engagement dans l'armée régulière. Mais comme il fallait aussi faire des concessions à un allié aussi encombrant, on avait autorisé le retour de Thorez qui avait sans doute entendu de vive voix les consignes du « petit père des peuples »... Consignes qui auraient pu ressembler à celles-ci : « *Un grand partage stratégique de l'Europe se prépare et la démocratie populaire en France n'est pas prévue pour demain* ». Plus d'état d'âme ni d'illusion lyrique, pas question de transformer les maquis en fer de lance d'une opération politique destinée à disputer au nouveau pouvoir ses rouages administratifs ou ses orientations idéologiques. Il fallait remettre la France au travail.

prochaine des villes de la poche. Thomas Maisonneuve, alias *Myosotis*, interrogé par Ouest-France le 4 mai 1985, tenait lui aussi à l'occasion du quarantième anniversaire de la Libération des propos encore loin d'être apaisés : *« Nous les va-nu-pieds, les hommes des bois en sabots qui avons fait les coups les plus impossibles contre les Allemands, nous avons été un peu évincés dans les semaines ultimes, par une armée régulière soudain réapparue dans des uniformes tout neufs et des képis impeccables qu'on pouvait croire sortis des placards. C'est d'ailleurs pourquoi on les appelait les « naphthalins », ces soldats dont on doutait un peu de leur engagement pendant l'occupation » !* Longepié, un autre compagnon de *Myosotis* et maquisard de la première heure, un de ces audacieux qui n'hésitèrent pas à traverser la Loire à la nage pour gagner Nantes et aller porter des messages et des demandes de soutien aux Américains en août 1944, refusa de saluer ces nouveaux chefs et de se plier à la « discipline de caserne ». Son tempérament trop fougueux le mena finalement derrière les barbelés d'un camp de La Baule où, à travers la clôture, il put échanger des cigarettes... avec les Boches ! Peut-être chantonait-il aussi cette chanson écrite par un FFI anonyme, en vogue dans certaines unités combattantes de l'époque, faisant un portrait au vitriol de ces officiers d'avant-guerre n'ayant jamais mis les pieds au maquis :

*Quand le dernier Teuton fit son dernier soupir,
Que la France eut le droit de rentrer dans l'Histoire,
Le maquis devint vite un vague souvenir
Dont tout fut oublié, et la lutte et la gloire.*

*Galonné qui reste trop longtemps sans servir,
Remets ton uniforme enfermé dans l'armoire,
Les combats sont finis, tu peux donc revenir
Défiler sans pudeur le jour de la victoire.*

*Celui qui, pour se battre, est parti dans les bois,
En revenant chez lui n'a que regards narquois.
Qu'importe, mon ami, si le bourgeois débîne*

*Ton calot déchiré, ta veste sans couleur,
Car tu n'as que la poudre et le sang comme odeur
Et ce parfum vaut bien celui d'la naphthaline.*

À la fin mars 1945, la reprise en main des « va-nu-pieds » était définitivement consommée, mais, ironie involontaire, alors qu'on venait d'en faire des « soldats français », on ne trouvait rien de mieux pour les habiller que des uniformes anglais ! La tenue, passe encore, mais la gamelle sur la tête ! Quand les empochés les verraient arriver en libérateurs dans quelques semaines, ils se frotteraient les yeux et tendraient bien l'oreille... Non, il ne s'agissait pas d'un régiment de *Tommies* planqué depuis juin 40 ! Mais les civils furent surtout choqués par certains détails manifestant une contagion rapide des mœurs quelque peu débridées d'une France déjà libérée depuis neuf mois. Ainsi Constant Boisserpe rapporte dans son journal, le désarroi et la colère qui le saisirent à la vue d'un étrange défilé des vanités : *« J'aurais aimé ne pas être témoin de ce que j'ai vu en ce jour du 19 avril 1945, alors que le hasard m'avait amené au carrefour central de Sainte-Pazanne : pendant une heure sont passées devant moi des voitures de militaires conduites en grande partie par des officiers accompagnés de femmes dont la tenue frisait le scandale ; ces poupées n'étaient pas privées de cigarettes et l'essence n'était pas rare pour ces messieurs qui montraient une conception bien particulière de faire la guerre. Peut-être s'agissait-il de ceux que les vrais résistants combattants appelaient les « naphthalins » ? Imaginons ce que pouvaient penser nos misérables évacués dénués de tout et qui voyaient passer à tous moments ces véhicules militaires ayant à leur bord des couples et parfois chargés de paquets et de ballots contenant je ne sais quoi ? »* De même, le spectacle de cet officier se baladant au lendemain de la libération de la poche dans une *Viva Stella Grand Sport* en compagnie de sa maîtresse, ou de ces voitures de maître avec leurs équipages mirobolants d'officiers

« naphthalins » paradant dans les avenues de la Côte de Jade sera diversement apprécié par les soldats et les populations libérées.

Les semaines qui suivirent la libération de la poche furent aussi, pour certains FFI, difficiles à vivre. En effet, pour ces soldats du maquis entrés encore tout crottés dans l'armée régulière et goûtant enfin à un repos sans alerte, sans embuscades et sans balles perdues, la Libération s'accompagna d'un changement de vie radical, et c'est paradoxalement, dans la quiétude retrouvée de cet été 1945, qu'un grand désarroi s'installa dans certains cantonnements. Dans la petite bourgade de Saint-Michel-Chef-Chef, étaient installés par exemple à partir du mois de mai 1945 des hommes du 21^{ème} RI, de la 25^{ème} DAP, du 125^{ème} FTA... À partir du mois d'août, toutes les villas de la côte étaient occupées par des dizaines d'officiers dont quelques uns n'avaient pas encore eu le temps de beaucoup étrenner leurs uniformes ! Le 1^{er} septembre, le chef d'escadron Robin, du 20^{ème} RAD, logé lui-même chez Mme Normand, dressait un état des maisons et cantonnements occupés par son unité... Il était parvenu à loger ses 341 hommes de troupes et ses 21 sous-officiers... Et comme il disait : « *Les officiers s'étaient débrouillés* », occupant les plus belles villas dont ils avaient chassé les Allemands !

Pendant que certains se la coulaient douce, les anciens maquisards rongeaient leur frein dans la surveillance bien nécessaire mais peu exaltante des camps de prisonniers et des chantiers de déminage. Les maquisards de la Vienne, par exemple, n'allaient rentrer au pays qu'à la mi-octobre 1945. Après le parcours aventureux vécu depuis le maquis Renard et le parachutage de Jousse, en juillet 1944, leur désillusion était profonde. Leur jeunesse et l'exaltation d'un combat fraternel finissaient donc ici, entre Mindin et Pornic, dans la poussière et le sable des dunes, dans des tâches de gardiennage, sous les récriminations et les plaintes de riverains exaspérés par cinq ans d'occupation ! Comment s'étonner alors de voir en gare de Pornic, les wagons à bestiaux où s'apprêtaient à embarquer les soldats de la Vienne, recouverts de cette inscription traduisant leur amertume : « *Forces françaises oubliées* » ? Ils se préparaient à rentrer au pays alors que leur propre village, leur famille et leurs copains étaient déjà libérés depuis plus d'un an !

Dans un discours prononcé le 4 juillet 1960 par le capitaine Sommet sur les lieux de la constitution de ce maquis, certaines phrases révélaient bien l'étrange sentiment d'oubli et d'injustice qui s'était enraciné dans la mémoire de ces jeunes hommes dès cet été 1945 : « *Soldats en haillons d'une France fière et courageuse, ils reposent maintenant dans une terre qui ne correspond pas à leurs aspirations de combattants... La politique, l'ambition, l'indifférence, la lassitude ont détruit cette action si droite et si claire, et tout est devenu tortueux et sombre... Les années ont passé. Sortis de l'ombre, vous êtes rentrés dans l'ombre, un peu brimés quelquefois, et avez repris courageusement votre place dans le combat civil de chaque jour. Maintenant, vivant au milieu des bons et des mauvais, couverts de la droiture de votre action, sourds aux grands mots comme aux mauvais jugements, votre grande joie est de vous retrouver tous, les camarades qui ont vécu la même vie, les mêmes dangers, alors que beaucoup étaient des lâches* ». On retrouve bien ici le souffle à la fois lyrique et moral qui animait le rapport rédigé par le capitaine Sommet à Noël 1944. Les inquiétudes déjà manifestées à l'époque sur le divorce naissant entre une France « fière et courageuse » représentée par ces soldats en haillons, et une France égoïste, attachée à son confort et à ses intérêts immédiats, s'étaient malheureusement confirmées. Les cinéastes se sont penchés sur ce thème du combat mené par quelques uns pour la défense de tous - dans *Les Sept Samouraïs* par exemple, ou son dérivé américain *Les Sept Mercenaires*. On y voit une communauté villageoise déléguer à une poignée d'hommes la défense de ses biens et de ses libertés. La mission sera remplie au prix de la mort de la plupart des samouraïs et d'une gratitude bien aléatoire... On comprend donc le souci du capitaine Sommet et de tous les anciens chefs de ces maquisards de vouloir exalter la face lumineuse de leur combat, leur héroïsme, leur abnégation, leur sacrifice ; on comprend aussi cette recherche inassouvie d'une reconnaissance de la nation et le regret de voir se perdre certaines grandes espérances dans les arcanes de la politique...

Nous allons maintenant découvrir quelques témoignages et expériences singulières de maquisards en provenance de la Vienne, de l'Indre, du Limousin, de Vendée...

Journal du sergent Jean Bertrand, maquisard de la Vienne (Maquis D3/Renard)

Dès la libération de Nantes (rive nord le 12 août et rive sud le 28 août 1944), on vit arriver au Pellerin les premiers soldats français. On était le 28 août 1944. Deux jours plus tard, les résistants locaux de Julien Fourrier et du capitaine Payen s'emparaient à la Chaussée-le-Retz d'un fourgon allemand contenant des liasses de billets provenant du pillage de 120 millions de francs à la Banque de France de la Roche-sur-Yon. C'était le général Junck lui-même qui avait organisé ce vol deux jours plus tôt, et il était furieux de voir les FFI mettre la main sur un de ses fourgons, tombé en panne avec une partie du pactole. Les Allemands ripostèrent à cette « attaque de la diligence » en prenant des otages à Rouans et en menaçant de brûler des villages si les « terroristes » ne cessaient pas immédiatement leurs coups de main. C'est alors qu'une Jeep avec quatre Américains en mission de reconnaissance du côté de Saint-Jean-de-Boiseau sauva la mise des FFI et des populations menacées. On promena, un peu contre leur gré, les quatre prestigieux visiteurs sur toutes les routes du secteur... La nouvelle vola de village en village et jusqu'aux oreilles des Allemands : « Les Américains arrivent ! » Aussitôt, les menaces de représailles s'apaisèrent et les otages furent libérés. Autrement dit, les Allemands craignaient plus une Jeep américaine qu'un groupe de partisans locaux ne disposant encore que d'une arme pour quinze, ce qui était très insuffisant pour contrôler Messan, Rouans, les abords du canal de Buzay, les marais de Vue et la Prée de Tenue ! Ils savaient bien en effet, que derrière la Jeep, il y avait toute une armée qui venait de les balayer de Bretagne en une semaine et qui avait laissé des forces résiduelles de l'autre côté de la Loire. Quant à la résistance locale, privée de l'appui du moindre char américain, elle enrageait de ne pouvoir donner le coup de grâce. Yacco et Pollono installèrent alors leur PC à la Chaussée-le-Retz, contrôlant la route de Nantes, tandis que la jeunesse locale se pressait autour de nos soldats ; après un si long confinement les filles retrouvèrent vite tous les artifices de la beauté, et quelques jeunes hommes franchirent la Loire pour s'engager à la caserne Cambronne dans les rangs des bataillons FFI, du moins les plus courageux. Mais qui aurait pu alors deviner que la libération complète des deux rives de l'estuaire serait à ce point difficile, pour les soldats comme pour les civils ?

Après un certain nombre d'opérations aventureuses ponctuées de quelques succès et de nombreux ratages, on vit bientôt pâlir le moral et l'image des FFI locaux. En effet, on pouvait comprendre les échecs initiaux, comme le parachutage manqué du 3 août 1944 en forêt de Princé, l'attaque avortée de la tour de Buzay, le 6 août 1944 ; plus difficile d'encaisser la mort du gendarme Ricaud, tué par méprise, le 1^{er} septembre 1944, la liquidation à haut risque du soldat Schwartz, le « Boche de Frossay » à l'heure de la messe le 10 septembre 1944, l'action aventureuse de Martin et Rondineau au Moulin Neuf, se concluant par leur exécution sommaire le 12 septembre 1944, l'évacuation rocambolesque du blé du silo des Moutons à Clamorand, suivie de la mort de Marcel Delpierre, un résistant du Pellerin, le 18 septembre... Après une période d'euphorie et d'espoir, l'inquiétude était revenue et il fallut bien admettre que la réinstallation des unités allemandes au-delà du marais de Vue et dans tout le sud de l'estuaire était en cours. La bravoure des résistants locaux, à défaut d'armes et d'une véritable stratégie, ne suffirait pas à l'entraver. Le plus beau succès demeurerait finalement cette reddition de 300 *Osttruppen* en provenance de Pornic et Saint-Père-en-Retz, obtenue sans verser une goutte de sang le 4 septembre 1944.

Les groupes locaux ayant gagné Nantes pour s'enrôler dans le 5^{ème} bataillon FFI, se virent bientôt remplacés par des bataillons plus aguerris, mieux formés et mieux armés, en provenance de leur région fraîchement libérée. Parmi eux, les hommes du 2^{ème} bataillon FFI de la Vienne parvenus dans les avant-postes de la poche sud à la première semaine d'octobre et à qui on avait posé la question de confiance : soit vous rentrez chez vous, soit vous signez ! Les jours étaient de plus en plus courts sur le marais, les nuits fraîchissaient dans les gourbis, on avait connu les premières trouilles dans les brouillards poisseux du canal de la Martinière. Et pourtant, sur un effectif de 820 hommes, 652 signèrent leur engagement « pour la durée de la guerre ». On était le 23 octobre 1944.

Et parmi ces hommes, le sergent Bertrand qui va retracer lui-même son itinéraire dans ces extraits de ses mémoires où certaines contradictions politiques à l'intérieur des maquis sont abordées sans détour. C'est un réfugié de Sedan d'abord engagé dans un réseau local décimé par les arrestations, donc un homme qui a su faire ses choix aux heures les plus noires. Il connaît les mérites et les limites des uns et des autres, n'enjolive pas les réalités et sait retenir sa plume.

« Me voilà au maquis D3, du sud de la Vienne, sous les ordres du capitaine Renard, un pharmacien de Civray, caporal-chef de réserve. Bien accueilli, je suis nommé caporal, chef de pièce fusil-mitrailleur, dans la section Rogez – un « vieux » de 45 ans ! capitaine d'active rétrogradé chef de section parce qu'il est d'active ! Mystère et jalousie des FFI ! Mais tout fonctionne bien, c'est très militaire et apolitique.

Dimanche 13 août 1944, à Champagne Saint-Hilaire, dans un haras Rothschild, notre maquis attaque un cantonnement allemand pour délivrer une vingtaine de prisonniers "sénégalais", en tout cas des noirs. Courageusement, le lieutenant Étienne, déguisé en électricien, les avait contactés et avait repéré les lieux. En une demi heure c'est réglé, les Sénégalais nous ont rejoints, mais le capitaine FFI veut "sa" victoire et s'entête. Le combat dure des heures, on a des pertes, 9 tués, et on doit décrocher, menacés par l'arrivée de renforts allemands. Et moi, en réserve, je n'ai rien fait !!!

À cette époque, la France entière est en insurrection. Partout des maquis sont nés : à partir de résistants authentiques, ou de réfractaires au Service du Travail Obligatoire, ou de bonnes volontés locales qui veulent chasser l'Allemand de leurs villages. En principe, les FFI – Forces Françaises de l'Intérieur – sont unifiées sous le commandement du général Koenig, un compagnon de de Gaulle, vainqueur de Bir Hakeim. Mais certains maquis sont davantage politisés, tels les FTP – Francs Tireurs Partisans – d'obédience communiste, qui n'hésitent pas à "épurer" ceux qui les gênent. D'autres sont carrément des bandits de droit commun qui éliminent, sous prétexte de collaboration, les "possédants" et confisquent leurs biens ; en période trouble, il y a toujours des profiteurs ! J'ai de la chance, notre maquis est authentiquement patriote et discipliné. Composé de cadres improvisés mais de bonne volonté, et de volontaires venant partiellement de Poitiers, mais essentiellement des environs, braves paysans solides, dévoués, disciplinés et courageux.

Suit une période de marches, coupures de routes et de ponts, abattis, embuscades sur les routes barrées ; "libérations" de patelins vides d'Allemands, occasion de boire de bons coups ! Rien de glorieux, je ne vois pas un Allemand, malgré tous nos efforts pour en découdre. On quitte la forêt pour le château d'Asnois et ses dépendances. Au rapport journalier, nos officiers nous tiennent au courant des événements... 15 août, débarquement français en Provence... Le 25, nous tirons une salve d'honneur pour la libération de Paris.

C'est une période d'enthousiasme : on libère la France. Les Allemands s'enfuient. Depuis 4 ans, on espérait cela : des drapeaux, des Marseillaises. Mais ce n'est pas fini, les troupes allemandes du Sud tentent de remonter vers la Loire et l'Allemagne, par route et chemin de fer. Des avions Lighting et Mosquito, guidés par la radio de notre PC, coupent les voies ferrées à Ruffec et obligent les Allemands à prendre uniquement les routes. Enfin, à nous de jouer : les maquis accrochent sur toutes les routes. Le nôtre les attend à Pont de l'Isle, sur la Charente. Six FM, dont le mien, convergent sur le pont en partie coupé par nos soins. Le 27 août, à l'aube, dans le brouillard, les camions qu'on a entendus approcher, s'arrêtent au pont. Hurlements ! Les hommes débarquent, s'engagent sur le pont ; on attend encore un peu, et à 50 m, on ouvre un feu d'enfer. Ça doit "payer". Mais ils sont rodés et, rapidement, mitrailleuses lourdes et mortiers nous arrosent. Heureusement, c'est notre "vieux" capitaine Rogez qui commande. Il ordonne le repli immédiat ; il sait qu'en guérilla, il ne faut pas insister : frapper et foutre le camp. Je suis chargé de protéger le repli pendant 3 minutes : avec mon FM, j'arrose tant que je peux. Mon itinéraire de repli passe par une échelle pour franchir un mur ; je me casse la figure en montant et à ce moment une rafale frappe les branches du haut du mur. Mon ange gardien était déjà là. Mes deux gars et moi, on passe sans encombre.

Le terrain se prête merveilleusement aux embuscades. C'est un bocage de petits champs, bordés de haies épaisses et de talus. Le terrain idéal pour la guérilla, celui qu'avaient utilisé les Chouans contre les Bleus. Il oblige l'adversaire à éclairer largement la route en progressant à

pied, de haie en haie. Les maquis échelonnés le long de la route se "passent en relais" la colonne allemande, accrochent, décrochent... Au suivant ! C'est bien monté et les « vert de gris » mettent la journée pour faire les 10 km jusqu'à Civray... qu'on avait "délivré" 6 jours avant. Hélas, il y aura des otages et des représailles... 15 tués. Mais cette colonne ne franchira pas la Loire ; harcelée par les maquis, elle finira dans l'Indre, étouffée, coincée. Nous suivons et "poussons" les Allemands vers le nord ; Civray, Chaunay sur la RN 10, Couhé, Vivonne et... Poitiers, la "capitale" de la Vienne.

C'est la joie, mais aussi les surprises... Le déferlement des maquis FTP, donc communistes, venant du Limousin : drapeau rouge - avec un petit carré bleu et blanc dans un coin, tout de même -, foulards rouges au cou ; des filles en tenue de combat, armées, foulard rouge, béret, style passionaria, les plus exaltées. Apparemment, ils se sont bien battus car ils ont de l'armement allemand - jusqu'à une mitrailleuse lourde jumelée qu'il a tout de même fallu leur prendre ! Parmi eux, des Espagnols, anciens Républicains, excellents combattants et rôdés par des années de guerre. Pour eux, la libération de la France n'est qu'une étape avant la libération de l'Espagne franquiste. Les cadres français, auto-proclamés officiers, se considèrent comme les cadres de la future armée française, et, pour eux, cette étape de lutte contre les Allemands n'est qu'un préliminaire à la prise du pouvoir à Paris. Ce n'est pas rassurant. À un bal improvisé de libération d'un village, on chante la Marseillaise, et eux répliquent par l'Internationale, le poing levé. On ne peut pas se battre entre nous, alors on part, le cœur gros. Pour nous, jeunes patriotes ayant hissé tous les jours les couleurs françaises au maquis, quelle déception ! Naïvement je croyais à l'union nationale et je découvre les luttes politiques...

Suit une période de réorganisation des maquis en compagnies, bataillons, régiments - nous devenons le 125^{ème} RI. Signature d'engagement pour la durée de la guerre par ceux qui le veulent. Beaucoup acceptent. D'autres rentrent chez eux. Habillement en tenue bleue des chantiers de jeunesse, calot bleu, longue capote - pas très épaisse - de l'armée allemande reteinte en brun, une horreur ! Mais il y a un semblant d'uniformité et c'est plus militaire que nos tenues civiles avec le brassard officiel "FFI" à croix de Lorraine qui devait, en principe, nous empêcher d'être fusillé comme franc-tireur en cas de capture. Mieux valait ne pas être pris quand même !

Je suis nommé sergent et reste avec le capitaine Rogez qui prend enfin le commandement d'une compagnie. On essaie de s'opposer à des règlements de comptes expéditifs et des exécutions sommaires dans les villages. Au nom de la formule "la justice suivra son cours", on y parvient. On met les accusés en prison, sous la protection des gendarmes, en attendant leur jugement. Au moins, ça leur sauve la vie. Je m'insurge contre la tonte des femmes ayant soit disant couché avec les Allemands - ou simplement refusé de coucher avec leurs accusateurs ! Le capitaine qui a empêché des exécutions, me dit sagement : "Laissez faire, Bertrand, ça les calmera et puis les cheveux, ça repousse" ! Il a raison, il faut savoir faire la part du feu dans certains cas.

Une triste affaire : après le débarquement, des Russes engagés de force dans l'Armée allemande avaient déserté et nous avaient rejoints. J'en ai un dans mon groupe, Kapitan, un brave type, dévoué et solide. Ordre de renvoyer les Russes en URSS. Kapitan devine qu'ayant été prisonnier - une infamie pour un soviétique - et en plus ayant porté l'uniforme allemand, il sera fusillé à l'arrivée. Il supplie, pleure même, mais ce sont des accords franco-russes, il faut les appliquer, et il part avec ses camarades. On est très mal à l'aise et on se sent complice de cette duplicité.

Bientôt on apprend que les Allemands tiennent encore des ports le long de l'Atlantique : Lorient, Royan, La Rochelle et Saint-Nazaire. Des unités FFI ont essayé d'y pénétrer mais ont essuyé de lourdes pertes. C'est devant Saint-Nazaire et Pornic qu'on décide de nous envoyer.

Après un voyage "pittoresque" en bus - je suis sur le toit avec mon équipe fusil mitrailleur, car il y aurait des francs tireurs allemands ou miliciens qui traîneraient dans le secteur - par Poitiers, Parthenay, La Roche-sur-Yon, nous arrivons à Challans le 3 octobre. Le commandement du secteur, un peu improvisé, ne sait pas bien où nous envoyer. Pour l'instant, il essaie de délimiter le contour de la "poche". Le Saint-Gilles-Croix-de-Vie de mes vacances de 1937 est à 20 km, j'obtiens une perm de 24 heures ; avec un copain, on part à pied, fusil à la bretelle - on ne sait jamais ! et je découvre le fameux mur de l'Atlantique. C'est une réalisation impressionnante :

d'énormes blockhaus, un mur géant de béton barrant toutes les rues et les accès à la mer, les plages couvertes de barbelés entourant des champs de mines et des obstacles antichars.

Le lendemain nous rentrons "triomphalement" à Challans, sur... une charrette de fumier, c'est tout ce qu'on a trouvé comme auto-stop. Une marche de la compagnie vers Saint-Jean-de-Monts fait découvrir la mer à quelques-uns, et le mur de l'Atlantique à tous. Enfin, le 15 octobre 1944, on nous envoie à La Bernerie, à 6 km de Pomic. Coïncidence amusante, je dois installer mon groupe en poste sur la voie ferrée menant à Pornic, à l'endroit même où il y a 10 ans, quand on partait en vacances à Saint Michel, le tortillard devait s'y reprendre à plusieurs fois pour escalader la côte, à notre grande joie d'enfants.

Petits accrochages, deux nuits de suite : les Allemands cherchent à localiser nos positions. Les unités s'organisent peu à peu. On "perçoit" un chef de bataillon, Sommet, parachutiste, jeune, belle gueule, et un colonel, Chomel. On "joue aux soldats" en faisant une prise d'armes, assez réussie tout de même pour des "amateurs". On tient un secteur dans la région de Vue, à 20 km devant Pornic.

Commence alors une campagne peu exaltante qui durera jusqu'au 8 mai 1945. On a l'impression de garder un camp de prisonniers armés : ils ne peuvent pas sortir et on ne peut pas rentrer, faute de moyens. Nous ne disposons que d'armement léger d'infanterie, nous sommes les oubliés de l'Armée. On reste statiques, quand ceux de la 1^{ère} Armée vont connaître la libération de l'Alsace, le passage du Rhin, la chevauchée en Allemagne. On patauge dans les marais et dans la boue des tranchées, on dort dans des gourbis et des abris de combat à la paille humide. Cela dure 6 mois, excepté une période de gel intense. J'admire les gars qui restent volontairement là, et on reçoit même des jeunes qui s'engagent ! Nos activités ? Des travaux de terrassement, des patrouilles, des embuscades. Une seule réussira magnifiquement, 10 tués chez les Allemands, un blessé chez nous - Videau, mon chargeur FM qui devra être amputé d'un bras. Des coups de main et, hélas ! quelques pertes. C'est un peu le retour à la "drôle de guerre" de 39-40. Le moral n'est pas des meilleurs, mais on se dit : " Il faut bien qu'il y en ait pour faire ce boulot ".

De cette période peu glorieuse et plutôt terne, émergent quelques événements. Le 22 décembre, nous sommes au repos à Bouaye, à 15 km en arrière de la ligne de front, quand, "Alerte" ! On repart vite. Les camions, comme d'habitude, tombent en panne et on vient à pied renforcer des unités qui se replient en bon ordre. Les Allemands ont attaqué et semblent vouloir percer. On les attend derrière un talus de route, avec une concentration de fusils mitrailleurs qui les stoppe net. Pour la première fois, notre artillerie – je ne savais même pas qu'on en avait - rentre dans la danse. Quel plaisir ! Je suis sur le dos au soleil dans mon fossé, à regarder en l'air les obus invisibles qui passent. Les Allemands n'insistent pas. Mais on apprend que cette attaque coïncide avec l'offensive de Von Rundstedt dans les Ardennes belges. Hitler, dans son utopie guerrière, voulait percer vers Paris, et les Allemands des poches de l'Atlantique devaient les rejoindre - ou simplement faire diversion !

La nuit du 31 décembre, il fait -10° et c'est la pleine lune. J'ai mon PC dans une maison abandonnée, avec un bon feu dans l'âtre et je passe ma nuit à porter du vin chaud aux sentinelles. Le capitaine vient aussi nous souhaiter la bonne année. Ce sont des moments de chaude amitié, inoubliables. L'après-midi, on va en patrouille dans le no man's land, et d'une ferme abandonnée, on ramène une dizaine de poules. Le retour est pittoresque : le grand Lucien Rogez, avec un chapelet de poules gigotant, pendues par les pattes à sa ceinture ! Puis un tonneau de vin, pas facile à ramener, et c'est une vraie piquette, buvable tout de même pour nous !

En janvier, une trêve avec les Allemands de la poche permet d'évacuer vers nous les civils qui le désirent. C'est encore le spectacle attristant des réfugiés. En revanche, on arrête des trafiquants allant ravitailler les Allemands avec une charrette à cheval, en prétextant aller récupérer du matériel dans une ferme. Séjour en ligne à la Feuillardais.

La réorganisation des unités se fait progressivement : le général de Larminat prend le commandement de l'ensemble du front de l'Atlantique. Celui de Saint-Nazaire - Pornic devient la 25^{ème} division du général Chomel. Notre régiment devient le 21^{ème} RI. Le capitaine Rogez prend le commandement du bataillon ; il est remplacé à notre compagnie par le lieutenant du Paty de Clam. Je deviens adjoint au chef de section et parfois chef de section par intérim.

En mars, nos positions utilisent une ligne de maisons au Prépaud, sur une crête. C'est confortable. Quand un jour, vers midi, on reçoit une dégelée d'obus de 88, une trentaine peut-être. Comme il y a du soleil, tous les gars sont hors des maisons. Ils plongent dans les tranchées. Il n'y a pas de victimes. Les maisons sont éventrées, ma couverture qui prenait le soleil est en dentelles. Le sergent chef Pison, qui distribuait le vin est resté couché entre deux barriques ! L'ennui de ces 88 conçus antichars est que la vitesse de l'obus est supérieure au son et qu'on reçoit l'obus avant d'entendre son départ : ça surprend ! Je préfère recevoir du 105, qu'on entend arriver. En tout cas, notre artillerie riposte abondamment.

En mars, nous percevons des tenues anglaises, c'est un progrès, mais les casques plats, style mineur, nous font bien rire. Je suis désigné avec un groupe pour faire partie d'une compagnie allant à Paris participer à la remise par le général de Gaulle, des drapeaux des régiments nouvellement créés. Une semaine à Paris. Cantonnés dans des écoles à Charenton. On fait des exercices de défilé le matin et quartier libre jusqu'au lendemain. Merveilleux. D'autant plus que les métros sont gratuits et qu'on reçoit des billets de spectacles dont je profite largement : ballets à l'opéra, concerts Colonne, A.B.C., Folies Bergères - les Américains y viennent avec des grosses jumelles de marine ! Cinémas. Je ne me souviens guère de la prise d'armes et du défilé de la place de la Concorde à la République, mais de Gaulle m'impressionne, immense et seul, en avant de l'estrade devant laquelle on fait "tête gauche". En revanche, l'ambiance à Paris me déçoit profondément : des Américains partout, c'est normal, mais les Français, qui ne pensent pas que nous pouvons être Français, nous harcèlent de demandes ; les gosses et les adultes veulent chewing-gum, cigarettes et chocolats ; beaucoup de filles font le trottoir et racolent en anglais. Je comprends que les Américains trouvent que nous sommes un « peuple de mendiants et de putains ». Les gens trouvent que la guerre ne va pas assez vite, que le ravitaillement ne s'améliore pas assez, que les Américains nous occupent comme "d'autres" auparavant. Quelle ingratitude ! Je revois des copains étudiants qui me trouvent héroïque (!)... mais bien bête d'aller risquer de me faire tuer pour les autres ! Je repars assez écœuré et content de retrouver les vrais copains, la chaude camaraderie et l'ambiance de combat, d'autant plus qu'on sait que la fin approche.

Avril 1945. L'attaque de la poche de Royan qui bloque le port de Bordeaux est déclenchée. Enfin, le commandement va liquider les poches, et notre tour va venir. On apprend que ce fut dur à Royan, et coûteux. Le général de Larminat fait un discours "musclé" aux Bordelais : ses hommes ne se sont pas fait tuer pour que les Bordelais reprennent tranquillement leur commerce. Il exige des visites, des cadeaux, des fleurs aux blessés, etc....

Fin avril. Les événements s'accroissent : Berlin est atteint, Pétain est prisonnier. Américains et Russes se rejoignent près de Dresde, Mussolini est fusillé. Dans notre coin, l'île d'Oléron est libérée. Chez nous, l'artillerie américaine arrive, ils installent un observatoire à "ma ferme", expédient quelques tirs, s'en vont... Et c'est moi qui reçois une dégelée de mortiers à titre de représailles ! Les tranchées et abris sont efficaces : pas de casse.

8 mai 1945. L'armistice nous trouve à Bouaye : prise d'armes, fête, embrassades, bal, chants, feux de camp et on sonne les cloches de l'église jusqu'à la nuit. Enfin, la fin de la guerre. Elle a duré 5 ans et demi. Il y a 5 ans, on évacuait Sedan. C'est fini. Vraiment fini. C'est la joie et pourtant, on se retrouve "tout con" ! On a tant attendu la Paix !

Le 10 mai, nous entrons enfin dans cette fameuse poche, par un poste qu'on connaît bien, la Feuillardais, à pied, escortés d'automitrailleuses américaines. Avec notre barda et la chaleur, c'est assez fatigant, mais la population est chaleureuse, fleurs, baisers et... pinard ! À La Sicaudais, on a pu se recueillir devant l'église, sur la tombe fleurie et bien entretenue de Quéron et Bouchard, que la compagnie voisine avait dû laisser sur le terrain lors d'un accrochage en patrouille.

À Saint-Brévin, à 2 km du Saint-Michel de mes vacances d'enfant, on s'installe dans les villas qu'occupaient les Allemands. Eux, à présent, déminent les plages, comblent les tranchées et coupent les barbelés. Fin mai, j'obtiens une perm pour Sedan, le voyage est presque aussi long qu'en novembre 1944. J'apprends plus en détail les horreurs des camps de déportation et d'extermination. Les déportés commencent à rentrer, à parler, à se faire photographier. C'est inimaginable ce qu'ils ont subi.

C'est la belle vie à Saint-Brévin, jusqu'au 10 juin 1945, date à laquelle je rejoins le centre d'instruction divisionnaire dirigé par le commandant Rocolle, au camp d'Heinlex-Rohan, entre

Saint-Nazaire et La Baule. C'est pour moi l'occasion de reprendre le vieux bac de Mindin pour passer la Loire, de traverser Saint-Nazaire en ruines et de voir la base sous-marine allemande et le bateau anglais qui, en mars 1942 par un coup de commando audacieux et au prix de lourdes pertes, réussit à détruire la grande écluse. Notre camp - des baraques en bois dispersées dans la forêt - servait de centre de repos et d'"oxygénation" aux équipages de sous-marins allemands. On y est bien, l'instruction et les cadres sont excellents. J'y passe mon brevet de chef de section et suis nommé sergent-chef par le colonel Gauthier, un ancien de la Légion, commandant le 21^{ème} RI ».

En septembre 1945, Jean Bertrand était admis à préparer l'école militaire inter armes ouvrant sur le concours des sous-officiers. Une carrière de 25 ans d'active commençait, qu'il acheva en 1970 avec le grade de colonel de parachutiste.

Quelques autres figures des maquis de la Vienne...

Le secteur s'étendant entre Le Pellerin, Buzay, Vue, le canal de la Martinière et Frossay fut confié par le colonel Félix, commandant les FFI de Loire-Inférieure et par l'état-major allié au 3^{ème} bataillon autonome de marche de la Vienne, sous les ordres du lieutenant-colonel Petit, alias *Claude*, secondé par le capitaine André Cusson, alias *Le Chouan*. Ce bataillon comportait deux compagnies : la compagnie *Le Chouan*, aux ordres du lieutenant Lucien Renaud, alias *Lucien*, et la compagnie *Lagardère*, aux ordres du lieutenant Henri Baudinière, alias *Nevers* ⁴. Après s'être battus durant tout l'été 44 pour libérer la Vienne, ils allaient comme le sergent Bertrand cité plus haut, ajouter 215 jours de service tout au long de cet interminable siège de la poche sud de Saint-Nazaire, dont 128 jours en ligne, ponctués de patrouilles et d'embuscades, tissés de trousse et d'ennui.

Avant de décrire le dernier hiver de guerre de ces soldats, il faut évoquer deux de leurs chefs, à peine plus âgés qu'eux : André Cusson, dit *Le Chouan*, et Henri Baudinière, dit *Lagardère*. Ce dernier avait 23 ans lorsque lui échut la responsabilité de diriger la compagnie mise sur pied par son frère André et qui venait de participer aux combats les plus durs pour la libération de la Vienne. En effet, c'est André Baudinière qui avait fondé ce groupe de résistants dès octobre 1940, s'illustrant d'abord par des sabotages d'usines et l'aide au passage de lignes de nombreux Juifs. Le 24 septembre 1944, alors que la Vienne était libérée, André trouva la mort au cours d'un accident de voiture, ce qui entrava le ralliement de son maquis à la 2^e. DB. Le colonel Bernard désigna alors son frère Henri – de six ans son cadet et déjà son adjoint – pour le remplacer. Mais la 2^e DB avait déjà remis cap à l'est, et le maquis *Lagardère* fut dirigé vers la poche de Saint-Nazaire. Ce jeune chef avait conquis ses galons au combat, et il sut trouver l'équilibre entre le courage physique personnel, l'audace indispensable lorsque l'occasion se présente de porter un coup à l'adversaire, et un respect scrupuleux des règles de sécurité, aussi bien pour ses hommes que pour les civils.

Quant à André Cusson, dit *Le Chouan*, il présente le profil d'un homme des bois insaisissable et multipliant les attaques de guérilla. Le jeune militaire de carrière s'était battu sur le front de l'Aisne en 1940, comme pilote de chasse. Il s'engagea ensuite dans les premiers corps francs du sud-est, participant à l'exécution d'agents de la Gestapo ou de miliciens, à l'attaque de prisons et d'hôpitaux pour en extraire des résistants ; aux déraillements de trains de permissionnaires allemands ou de munitions ; aux premiers parachutages d'armes. Blessé, il se réfugia dans la Vienne avec sa femme qui l'accompagna au maquis. Au lendemain du débarquement, l'effectif de son groupe était de 6 hommes ; le 16 juin, ils étaient 33 ; le 7 juillet, une soixantaine qui établirent un camp retranché au cœur de la forêt de Lussac. Équipés des armes prises à l'ennemi ou tombées du ciel par parachutages, ils lancèrent une série de raids sur les deux rives de la Gartempe et de la Vienne, courant de Lussac à Bellac, de Chauvigny à Saint-Savin... Et défilèrent finalement dans Poitiers libéré le 6 septembre 1944.

Ces maquisards de toute origine sociale, religieuse, politique, et parfois géographique – puisqu'ils enrôlèrent aussi des Alsaciens-Lorrains ou des Sénégalais – venaient de partager

⁴ Ce bataillon du 125^{ème} RI deviendra en février 1945, le 91^{ème} bataillon de génie de la 25^{ème} DAP.

plusieurs mois de lutte acharnée dans les maquis de la Vienne où ils avaient harcelé quotidiennement les garnisons allemandes locales, mais surtout entravé la remontée des divisions du sud-ouest vers le front normand. Outre les deux jeunes chefs évoqués plus haut, les grandes figures de ces maquis de la Vienne sont nombreuses. Citons leur aumônier capitaine, l'abbé André Tété, devenu ensuite l'aumônier des poches de l'Atlantique, qui vint soutenir le moral de ses compagnons jusque dans les marais de Vue. Agent de liaison clandestin, exhortant ses paroissiens à soutenir ou rejoindre la Résistance, taxé de « curé rouge » et désavoué par sa hiérarchie, rejoignant finalement le maquis à l'été 44, et écrivant alors :

...

Il fallait perdre son nom
pour retrouver son âme
Et jeter l'uniforme pour être un vivant.
L'homme traqué mangeait des mures
Au bord des chemins couverts.
Ayant tout perdu, il retrouvait
La possession des choses
Et la saveur de l'eau
Et la folie du sang.

...

Il faudrait aussi nommer Louis Renard, un des inspireurs de la première heure. Les organisateurs, comme le colonel Chêne, dit *Bernard*, le colonel Blondel, dit *Michel*, les lieutenants colonels *Claude* ou *La Chouette*... Tous les chefs de maquis : les capitaines *Émile*, *Ludovic* ou *Simon* ; les lieutenants *Pierre*, *Michel* ou *Lucien* ; les *Fracasse*, *Amilcar* ou *Le Caïd*... Énumérer tous les maquis de la Vienne, de la forêt de Scévollès à celle de Saint Sauvant, de la forêt de Vouillé à celles de la Verrière et de Lussac, de la Haye-Descartes à Chauvigny, de Civray à Le Vigeant... Autant de haut-lieux de la résistance où des dizaines de maquis organisant plus de 11 000 hommes dont 6 000 combattants armés, allaient recevoir 125 parachutages, livrer des dizaines de combats et perdre de nombreux hommes, parfois dans de véritables massacres de représailles, comme à Verrière le 7 juillet 1944 (plus de 40 morts), Le Vigeant, le 4 août 1944 (23 civils et 11 maquisards tués), Lussac-les-Châteaux, le 25 juillet, où *Le Chouan* et *Lagardère* eurent 4 tués et 8 déportés jamais revenus de Buchenwald ; 30 morts à Civray, les 28 et 29 août... Les maquis de la Vienne, de l'Indre et du Limousin furent animés par des chefs aux idéologies multiples et parfois opposées, des gaullistes aux communistes, mais ils surent partager les armes et s'épauler dans la lutte. Ils infligèrent de lourdes pertes à l'ennemi, au risque de terribles représailles contre les populations, mais surtout, ils créèrent une telle insécurité dans les unités allemandes, un tel désordre dans ses communications, ses convois et ses déplacements, que leur remontée vers la Normandie fut rendue impossible.

Les groupes *Le Chouan* et *Lagardère*, comme tous les autres groupes de la Vienne, arrivèrent en pays de Retz avec le maigre paquetage de leur maquis d'origine. Certains maquisards avaient le visage couvert de boutons et des poux dans la tignasse. Il faut voir la photo où posent bravement devant un décor de studio local, quatre de ces hommes : Philippe Lecouleur, chauffeur du capitaine Cusson, Lucien Colin, André Deschamps et *Barbenzing*, habillés de vestes élimées et de pantalons sales ayant pris la couleur du maquis. Lucien Colin avait quitté Savigny-sur-Orge en 1942, alors qu'il était jeune apprenti bijoutier. Accompagnant sa tante menacée en raison de ses activités résistantes, il avait franchi la ligne de démarcation pour se réfugier dans une ferme de la Vienne, à Chauvigny. À l'heure des choix décisifs, il rejoignit les *Chouans* du capitaine Cusson en forêt de Lussac, avec son costume élimé acheté à la Belle Jardinière. Lors d'un combat, le camarade qui le précédait fut assommé net par une balle allemande en pleine tête... qu'on retrouva écrasée dans son casque. De ce jour, Lucien Colin vécut dans la hantise de la balle dans la tête et ne monta plus jamais en ligne sans se protéger d'une écharpe, d'un foulard, voire de sa veste, noués en turban. On l'affubla alors d'un surnom beaucoup plus seyant, celui de *Maharadja* ! Il faut dire que l'imaginaire exotique était alimenté à l'époque, par la présence dans la Vienne, et dans les deux camps, de soldats venant des colonies et pas toujours là de leur plein gré. Ainsi, un bataillon de

supplétifs hindous participa à la campagne de terreur allemande dans toute la région, tandis que des tirailleurs sénégalais furent engagés dans les bataillons FFI⁵. Lucien Colin retrouva au maquis, un autre jeune homme de 19 ans, André Deschamps, dit *Bruno*, avec lequel il allait partager tous les combats de la Vienne, puis les neuf mois de poche de Saint-Nazaire.

Leur chef André Cusson installa son PC à l'hôtel du Lion d'Or et devint le « commandant d'armes » du Pellerin, tandis que son service auto s'installait au garage Richardeau et que sa Rosengart décapotable à échappement libre faisait forte impression sur les civils. Après des négociations difficiles avec le maire du Pellerin, il était parvenu à loger les hommes de son bataillon chez l'habitant, tandis que les hommes de *Lagardère* prenaient leurs quartiers à la cure, à la salle de la Clotais et chez les habitants de Saint-Jean-de-Boiseau. Deschamps et Colin partagèrent la même chambre chez le percepteur Lebrun.

Malgré leur accoutrement, les filles du Pellerin ne les fuyaient pas, mais Henriette commença par rembarasser les quatre loustics qui la serraient de trop près. Le plus petit eut sa faveur, André Deschamps. Les amours de guerre peuvent parfois vous faire porter manquant ou vous sauver la vie... Cette nuit-là, l'homme de quart fut tué. Dans la confusion et l'obscurité, on consulta le tableau de garde : c'était Deschamps !... Qui, sans rien dire, s'était fait remplacer, et auprès d'Henriette, ne craignait pas la mort !

Combien de couples, provisoires ou définitifs, se formèrent pendant cette période de grand brassage social ? Combien de filles du pays se détournèrent des gars du coin pour épouser des Russier, Rault, Godin, Charpentier... venus de la Vienne, de l'Indre ou d'ailleurs ? Après avoir cantonné quelques semaines au Bois Tillac, Paul Prieur et Jean Charpentier, copains d'enfance de Nouaillé-Maupertuis et engagés ensemble chez *Lagardère*, furent hébergés chez le couple Parois, à la Télindière. Marie-Françoise, une jeune fille de 17 ans y gardait les quatre enfants. Jean Charpentier eut sa préférence, l'épousa en 1946 et s'embaucha aux forges de Basse-Indre. On vit même une fille du Pellerin pleurer son fiancé de la Vienne tué au combat sur le marais, et toute sa vie, mariée et mère de famille, se rendre en pèlerinage à Nieul l'Espoir, pour fleurir la tombe de cet inconsolable amour de jeunesse.

... Et des maquis de l'Indre

Après que les équipes *Jedburgh* envoyés d'Angleterre par le colonel Eon eurent fait leur jonction avec le commandant *Villecourt alias* Temporal, chef de la mission *Shinoile*, on s'était emparé des armes abandonnées dans les dépôts allemands. Pas suffisant. On en débarqua d'autres aux Sables d'Olonne, après sa libération le 28 août, de quoi équiper les maquisards recrutés en Vendée et Maine-et-Loire. Mais survenaient maintenant des bataillons d'Indre-et-Loire, de la Vienne et de Haute-Vienne. L'arrivée aux marches du pays de Retz de tous ces soldats « étrangers » ne laissait pas indifférentes les populations de Cheméré, Chauvé, Arthon, Bourgneuf-en-Retz. Celle, par exemple, de ces 700 hommes débarquant de camions allemands ou de véhicules français réquisitionnés, en trois convois successifs, le 10 septembre 1944. Ça fumait par devant - pétrole, essence, charbon de bois et bois de chauffage dans les gazos - ça chantait et brinqueballait par derrière. Un canon avait rompu sa remorque pour partir au décor avec les lascars qui le chevauchaient ! Les hommes du bataillon *Dominique* qui venaient de s'illustrer à la bataille de la Haye-Descartes arrivaient de l'Indre où la guerre était finie. Huit jours pour traverser 200 kilomètres d'une France encore étourdie d'allégresse et d'épuisement. Trois compagnies avec armes, vivres et munitions ; cortèges bruyants et colorés acclamés dans les villages. On leur tendait des bouteilles et on remplissait leurs gourdes, et pas qu'avec de l'eau. Beaucoup de tenues vertes des chantiers de jeunesse ; brodequins anglais et bottes allemandes mais aussi chaussures basses « fantaisie ». On était coiffé de calots, bérêts ou casques de toutes origines, ornés de pompons ou de cocardes. Régnait une ambiance d'armée de l'An I, enthousiaste et patriotique, où les *Marseillaises* se répondaient de groupe en groupe, comme cent cinquante ans plus tôt sur le plateau de Valmy

⁵ Le maquis Renard monta une attaque qui lui coûta 13 hommes pour libérer 16 Sénégalais du camp de Champagne-Saint-Hilaire. Ces Sénégalais défilèrent dans les rues de Poitiers le 10 septembre 1944, en armes, et avec leur brassard FFI.

lorsque les engagés volontaires se rassemblaient derrière les bicornes de Dumouriez et Kellermann pour défaire les Prussiens.

Ils étaient encore persuadés de pouvoir déloger l'ennemi retranché entre Saint-Brévin et Pornic. Mais le carburant faisait défaut, on ne disposait pas de moyens de liaison, hormis quelques motos, ni d'armes lourdes. Il fallait donc pour l'instant se contenter d'occuper des villages, construire des goubis, patrouiller sans trop chatouiller les Boches et renforcer les positions en dégustant les dindes congelées des Américains... Et les pêches de vigne des filles de Chauvé. Ces maquisards s'étonnaient un peu de ne pas voir les jeunes gens du pays se précipiter pour s'engager à leurs côtés et préférer « se tourner les pouces au soleil » en attendant des jours meilleurs. Mais sans doute ignoraient-ils que le curé Sérot et Henry Clavier avaient tout de même recruté pour les divers bataillons de la poche sud une quinzaine de valeureux Chauvéens, qu'à Saint-Père-en-Retz, ils étaient 17 à sauter les lignes pour aller signer à la caserne Cambronne, et ainsi de bourg en bourg... Et que le 13 octobre 1944, le colonel Bernard, commandant les troupes de la 9^{ème} région militaire, chargé de la direction des opérations militaires dans la Poche de Saint-Nazaire, évoquait dans son rapport au ministère de la guerre la présence en ligne de 3450 FFI de Loire-Inférieure et de 800 en formation regroupés bientôt dans 6 bataillons sur les 21 engagés dans le siège de la Poche de Saint-Nazaire.

~

Après les premiers coups de main contre les avant-postes allemands de Pornic et Saint-Père-en-Retz, c'est le 20 septembre 1944 que la petite bourgade de Chauvé allait être investie pour de bon par les Français. Le capitaine *SAS* Simon alias *Barberousse* avait été informé que les Allemands s'apprêtaient à s'emparer des stocks de blé déposés dans les magasins de Chauvé par les cultivateurs. L'enlèvement était prévu en fin d'après-midi, mais pas question de laisser à l'ennemi le temps de rassembler ses moyens de transport. Dès 11 heures du matin, des camions réquisitionnés à la hâte furent chargés avec l'aide de la population, et le convoi escorté par les Jeeps de *Barberousse* et par les autos canons et les automitrailleuses de Besnier s'éloigna de la zone dangereuse pour prendre la route de la minoterie Laraison à Machecoul ou des minoteries nantaises. Quand les Allemands se pointeront l'après-midi, ils se contenteront de proférer des *Chaise* ! Et des menaces dont il fallait pourtant tenir compte.

Les ordres du commandant *Villecourt* (responsable de la mission *Shinoile*) venu rencontrer les officiers de la 2^{ème} compagnie du bataillon *Dominique* au château de la Meule étaient formels : ne pas s'approcher du dispositif allemand, se contenter de patrouilles de reconnaissance légères d'une douzaine d'hommes, pas d'incursion à plus d'un kilomètre à l'intérieur de la « zone allemande »... Mais si demain matin, les Allemands mettaient Chauvé à feu et à sang ! Il y avait là un homme d'expérience, le lieutenant René Malbrant, dit le « *vieux Brazza* », écouté et respecté pour son calme et ses états de service. Il avait gagné sa médaille de la Résistance depuis bien longtemps, à Brazzaville où il était député AEF ; c'était aussi un délégué du CNR, de surcroît ancien chef de clinique à l'institut Pasteur... Mais pour l'heure c'était surtout un chef de patrouille hors-pair qui milita pour la protection immédiate de Chauvé et finit par emporter le morceau malgré les ordres de l'état-major. Le capitaine Marc envoya donc par le nord-ouest une patrouille commandée par Mauvais, et une autre par le Nord, commandée par *Brazza* lui-même. Les deux groupes firent leur jonction à Chauvé vers 1 heure du matin, le 21 septembre 1944. Pour faire bonne mesure et renforcer ce parti de 80 hommes, on envoya aussi les Jeeps appuyées par une automitrailleuse de Besnier. Au chant du coq, les habitants réalisèrent donc que « les troupes à de Gaulle » étaient dans leurs murs et qu'ils étaient libérés pour de bon... Du moins l'espérait-on ! Le drapeau de la compagnie *Tour d'auvergne* flottait sur la place. Des postes de surveillance et des points d'appui étaient déjà établis en étoile face au nord-ouest. Les Allemands seraient bien reçus !

Le curé Sérot qui avait déjà mis ses cartes, sa table et son tabac à la disposition des visiteurs, demanda alors à *Brazza* d'installer définitivement sa compagnie. Un message fut envoyé à la division : « *Devant la menace qui pèse sur la petite ville, nous serions désireux de savoir si quelque raison s'oppose à l'occupation définitive de Chauvé. 2 autos canons et mitrailleuses et 5 Jeeps armées de mitrailleuses lourdes sont à notre disposition et peuvent à tout moment appuyer notre défense. Nous avons actuellement 160 fusils, 18 fusils mitrailleurs anglais, 7 bazookas, 2 canons*

Piat et un canon allemand de 20 mm et 2 tonnes de munitions... ». La réponse du commandant Martel, adjoint de *Villecourt*, fut laconique mais rassurante : « *Restez sur place. Attendez les ordres. Suis de cœur avec vous* ». Message aussitôt connu de tout la bourgade qui commença à pavoiser et s'apprêta à fêter ses libérateurs.

Brazza envoya alors un nouveau message à Marc : « *Tu seras reçu à 11 h par municipalité pour fêter libération* ». Marc, un peu affolé par le tour des événements et désireux de calmer les ardeurs, se rendit à Chauvé où il fut accueilli par un peloton qui lui présenta les armes comme s'il avait affaire à de Gaulle lui-même ! Conseil municipal, maire et curé entraînèrent alors leurs troupes dans une ardente *Marseillaise* pendant qu'un drapeau tricolore était hissé en tête du clocher pour que nul n'en ignore et surtout pas les Allemands. On rassembla civils et militaires à l'église pour un *Te Deum*, avant de faire la tournée des postes : au champ de foire où le poste commandait les routes de Saint-Michel et de Pornic, au calvaire du bas et au terrain de sport où on surveillait la route de Saint-Père-en-Retz, au calvaire du Pinier où on commandait les routes de Frossay et de Vue, et sur la route de la Chanterie pour ne pas être pris à revers. Les Boches ne viendraient pas s'y frotter ! Mais à 19 h, coup de théâtre : « *Ordre d'évacuer Chauvé sur le champ* » ! Signé le commandant *Villecourt*. Il fallut alors toute la diplomatie et l'esprit de décision de Marc et *Brazza*, appuyés par le curé Sérot et le gendarme Bouhard, pour fléchir *Villecourt* qui finit par consentir au maintien du dispositif.

Dès le lendemain 24 septembre, la défense de Chauvé déplorait son premier mort FFI. À l'heure des vêpres, au cours d'une patrouille sur la route de Saint-Père-en-Retz, le jeune Jean Croizet âgé de 20 ans - de la compagnie *Tour d'Auvergne* - était abattu au carrefour de la Petite Routière et ramené à la cure. Atteint de trois balles à la poitrine par un tireur allemand embusqué au carrefour de la Petite Routière, c'était le premier soldat des bataillons extérieurs tombé sur le front de la Poche sud. Le 28, le bataillon *Dominique* était accroché à nouveau sur la route de Pornic : au cours de l'échange, le père Durand, le forgeron du Chêne Pendu était tué et son fils, blessé - on l'amputera des deux jambes. Sur l'ensemble du front, on se frottait et on se piquait. Après le pont du Clion, ce sera au tour du vieux pont de l'Écluse contrôlant les eaux des douves de Retord et des Vieux Moulins de sauter. Le lendemain, une section perdait un autre combattant en tentant de déloger les Allemands du moulin de la Croix Aubin qui leur servait d'observatoire. Le 27 septembre, Pierre Dunyach scrutant à la jumelle la position allemande du Moulin Rouge à Frossay était blessé grièvement par un tireur allemand embusqué à la fourche d'un frêne. On chargea son corps sur une charrette de vendange où une femme le croyant mort vint poser son tablier sur son visage ensanglanté. Il expira le lendemain à l'hôpital militaire installé au lycée Livet, achevant en Loire-Inférieure un destin héroïque qui l'avait vu parachuté le 10 août 1944 près de Sussac en Haute-Vienne avec le stick *SAS* du lieutenant Michel Leblond avant de participer à la mission « *Samson* » aux côtés des FTP de Georges Guingouin puis d'accompagner les commandos du capitaine Simon devant la poche de Saint-Nazaire.

Embuscades, coups de griffe, escarmouches. Aucun des deux partis n'était en mesure de prendre le dessus. Une centaine d'Allemands avaient été capturés au fil des semaines, mais pas question pour l'instant d'entamer sérieusement leur dispositif. On se disputait les carrefours importants, les observatoires, les clochers et les moulins. On entourait les points chauds sur les cartes d'état-major : le carrefour du Poteau, le Taillis de l'Enfer à Saint-Père-en-Retz, le bourg et le clocher de Chauvé, le canal de Haute-Perche, le littoral entre la Rogère, la Fontaine aux Bretons et Pornic ; bientôt La Sicaudais. Dès qu'une position était bousculée ou prise, ou qu'on y avait perdu un homme, le lendemain on venait la reprendre ou exercer des représailles...

Il faut aussi évoquer les soldats du Limousin, et en particulier les 1800 hommes du 63^e RI. Mais cette évocation figure déjà sur ce site et on la découvrira en suivant ce lien <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/article-m.-t.-de-marsac-henri-gagnant.pdf>.

Martine Tandau de Marsac, qui fut maire de Saint-Léonard, y restitue la destinée tragique de Henri Gagnant dans son article intitulé « De Saint-Léonard-de-Noblat à Saint-Viaud : le parcours d'un soldat FFI Limousin, du 1^{er} octobre 1944 au 12 mai 1945 » (article paru dans le bulletin N° 70

de « Connaissances et Sauvegarde de Saint-Léonard en 2017). Ce jeune soldat s'appelait Henri Gagnant et pour rendre un dernier hommage à tous ces jeunes hommes courageux des bataillons extérieurs, je voudrais évoquer sa fin et celle de ses compagnons lors du dernier drame de guerre de la poche de Saint-Nazaire, survenu au village de la Brosse à Saint-Viaud le 12 mai 1945, au lendemain même de la Libération...

Depuis le 5 février 1945, il n'y avait plus un seul soldat allemand sur le sol français, hormis dans les poches. Sur les lignes, la guerre s'était installée dans une routine de patrouilles et de surveillance mais aussi de duels d'artillerie provoquant peu de pertes chez les soldats qui savaient se protéger, mais des dizaines de morts chez les civils aussi bien dans la poche nord que dans la poche sud.

Le 10 avril 1945, le colonel Félix (Jacques Chombart de Lauwe, commandant les FFI de Loire-Inférieure) avait fait prévenir le sous-préfet Benedetti, en charge du nord, et le gendarme Bouhard, en charge du sud, qu'une attaque de vive force de la poche de Saint-Nazaire était programmée et inévitable » à partir du 20 avril. Le 14 avril, les populations du pays de Retz furent terrorisées par le passage de 1200 bombardiers lourds revenant de larguer 4000 tonnes de bombes sur les défenses de la poche de Royan... 700 avions le lendemain... « Les prochaines bombes seront pour nous » ! Les Allemands qui se préparaient aussi à l'assaut de la poche de Saint-Nazaire se replièrent sur leur deuxième ligne de défense, et la population du petit bourg de La Sicaudais devint la dernière sur le sol français à devoir évacuer, en particulier vers des villages de Frossay et Saint-Viaud.

Mais, de sursis en sursis, le sous-préfet Benedetti parvint à dissuader l'état-major de passer à l'attaque, sauvant ainsi la poche de Saint-Nazaire d'un massacre de masse. Le 30 avril, Hitler se suicidait, le 2 mai, c'était la chute de Berlin, le 6 mai, Doenitz reconnaissait que le combat à l'ouest était perdu, et le 8 mai Keitel signait la reddition allemande à Berlin. Ici, après deux jours de négociations, la reddition de la poche de Saint-Nazaire était signée le 8 mai 1945 à la ferme Moisan à Cordemais.

Au matin du 8 mai 1945, le capitaine Audibert, commandant une compagnie du 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI devant La Sicaudais, notait dans son carnet « *Ceux d'en face vont-ils se rendre ou faudra-t-il les débusquer comme des lapins* » ? Mais cet officier qui fut l'un des protagonistes du drame de la Brosse rapportait aussitôt que dès 8 h 30 du matin, les soldats allemands de la Roulais avaient agité un drapeau blanc en direction des soldats français leur faisant face au Prépaud... Et qu'en même temps, ils avaient agité le drapeau impérial allemand ! Aussitôt, Audibert avait averti son chef de bataillon, mis en alerte la compagnie, puis suivi du sous-lieutenant Grener et du sergent Kiéfer s'était avancé vers les lignes allemandes. « *Les Boches sortent. Nous leur intimons l'ordre de descendre dans le ravin. Ils nous informent qu'ils capitulent, qu'ils attendent nos conditions, et qu'un officier de l'état-major de l'Oberst Kaessberg de Saint-Brevin se présentera à nos lignes à 17 h pour être conduit au PC du général Guilbaud au Moulin Henriette à Sainte-Pazanne* ».

Il ajoutait plus loin : « *À 16 h, ils ont capitulé et font triste mine : ils sont moins arrogants qu'en 1940 ! Sur toute ma ligne de combat, on chante la Marseillaise et le clairon sonne le cessez-le-feu. À 17 h 30, au cours d'une ronde en ligne, j'aperçois le clocher de La Sicaudais pavoisé aux couleurs françaises* ».

À 14 h, les armes se taisent donc définitivement... Aussitôt, la rumeur vole de clocher en clocher... On entend tirailler d'allégresse du côté de La Feuillardais et de La Sicaudais. À Chauvé, c'est le curé Sérot et son collègue d'Arthon qui grimpent dans le campanile éventré de l'église pour faire chanter le bronze de la dernière cloche, à coups de marteau. Les Français du Grand moulin de la cote 40 tirent 21 coups de canon en direction du Pas Morin et de la Bévinière en hommage à leurs camarades Bouchard et Quéron tués le 21 février 1945 au village de la Montée à La Sicaudais.

Le lendemain 9 mai, une rencontre a lieu à La Sicaudais (dans le ravin de la Roulais, au bord du ruisseau du Pas Morin) pour régler les conditions de la reddition de la poche sud. Une douzaine de négociateurs dont, côté français, le colonel Gaultier, commandant le 21^{ème} RI, et le

capitaine Audibert, et du côté allemand, le commandant Brinkmaier, le capitaine Hansel, le lieutenant Winter... auxquels il faut ajouter les interprètes. Ils négocient la sécurisation des routes d'accès pour les libérateurs par enlèvement des mines et des pièges, la levée des barrages et des obstacles routiers, la mise en place d'une ligne téléphonique directe entre l'état-major français de la poche sud et son homologue allemand représenté par le colonel Kaessberg et le général Huenten.



Entrevue du ravin de la Roulais à La Sicaudais (coll. J. Viel)

C'est aussi lors de cette rencontre que sont indiqués aux Allemands les camps de regroupement où ils devront se rendre sous le commandement de leurs propres officiers... Les prisonniers de La Sicaudais et de Chauvé se dirigeront vers les Biais ou le Moulin la Rose, ceux de Paimboeuf, Saint-Viaud et Frossay vers la Brosse, ceux de Pornic vers la Chalopinière et le Boismain, ceux de Saint-Père-en-Retz vers le Marais-Gautier, ceux de Saint-Brévin vers le Lazaret de Mindin, la Pierre Attelée, la colonie de Villemomble. On utilise des installations déjà existantes (granges, hangars comme à la Brosse) ou on édifie dans les prés, des camps de toile et des baraques provisoires, comme aux Biais ou au Marais Gautier. Après le rassemblement de ces prisonniers désarmés, l'entrée des libérateurs est prévue le 11 mai par la Feuillardais et par Pornic.

Maints témoins m'ont confirmé qu'ils étaient étonnés de voir ainsi déposés à un carrefour ou sur une place les armes et les munitions de ces Allemands qui les effrayaient encore tellement la veille. Ces dépôts parfois mal gardés ou pas gardés du tout en ont fasciné plus d'un, civils comme militaires. Certains espéraient y récupérer un objet volé par les Allemands eux-mêmes - instrument de musique, tableau, vélo, fusil de chasse - d'autres auraient voulu grappiller un savon, une paire de bas de soie, des bottes, des moufles, une veste. Mais à vrai dire, ce qui aimantait les regards et rendait la garde de ces dépôts très problématique, c'était une envie quasi irrésistible de s'emparer de reliefs de la puissance technique et proprement militaire des Allemands : les revolvers, bien sûr, les baïonnettes ou les poignards, les jumelles, les radios, les cartes d'état-major, les ceinturons, les munitions, les douilles de tous calibre, un simple étui... Les soldats français se livrèrent à ces prélèvements, mais aussi les civils chaque fois qu'ils le purent. Déjà, on avait procédé à ce glanage parfois équivoque lors des crashes d'avions. Plus que la réutilisation éventuelle des objets dans leur fonction guerrière, on cherchait sans doute à conserver un trophée, une trace indiscutable de la guerre et de ses risques.

Après 5 ans de guerre, dont ces terribles 9 mois de poche supplémentaires, la joie des civils et de leurs libérateurs était immense. C'est ainsi que Henri Gagnant (originaire de Royères, en Haute-Vienne, et dont l'oncle était le grand résistant Jean Gagnant, responsable à Limoges de Libération Sud et mort en déportation) écrivait à sa mère : *« Quand à moi, maintenant je peux mourir, ça m'est complètement égal. J'ai vu le jour que je voulais voir, j'ai vécu les deux journées qui resteront les plus belles de ma vie.... Je serai content d'entendre le Général de Gaulle annoncer l'armistice. Cette annonce fera sauter de joie beaucoup de Français alors que d'autres pleureront leurs chers disparus, pour eux, la fin de la guerre ne fera qu'accroître leur douleur ».*

Les prescriptions du général Chomel étaient claires : *« Vis-à-vis de l'ennemi, quels que soient ses crimes, ne vous abaissez pas à des insultes et des vengeance individuelles »*, mais, comme à l'été 1944, on ne parvint pas toujours à éviter exactions et règlements de compte contre les prisonniers. C'est ainsi que l'on vit des courageux de la dernière heure botter le cul des soldats les plus vieux ou cracher sur les colonnes de prisonniers.

Au soir du 12 mai, alors qu'on préparait partout, au sud de l'estuaire, les cérémonies en l'honneur de Sainte Jeanne d'Arc - dont on ne doutait pas qu'elle avait aidé une fois de plus à libérer le pays - une puissante explosion en direction de Saint-Viaud jeta à nouveau l'effroi sur la contrée. Elle était survenue dans l'enceinte du camp de regroupement des prisonniers allemands au village de la Brosse. On crut d'abord à un sabotage ou à une révolte, suivie d'un affrontement entre les prisonniers et leurs gardiens, mais il s'agissait de causes plus ordinaires menant à une explosion en chaîne qui se paya de 5 nouvelles victimes militaires appartenant toutes au 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI et 2 victimes civiles...

Au lendemain de la Libération, le 12 mai 1945, une section FFI du 21^{ème} régiment d'infanterie s'était en effet dirigée en fin d'après-midi vers le village de la Brosse (à la limite entre Saint-Viaud et Frossay) où étaient regroupés les prisonniers allemands en provenance de Paimboeuf, Saint-Viaud et Frossay. Soixante-dix ans plus tard (27 décembre 2014), à Limoges, André Désourteaux, 89 ans, racontait la scène :

« ...Le 12 mai 1945 après-midi, nous sommes arrivés avec mon bataillon (le 2^{ème} du 25^{ème} régiment d'Infanterie) à Saint-Viaud, dans un village dont je ne connaissais pas le nom, mais qui est « la Brosse ». Je crois qu'il y avait un hangar où étaient rassemblés les futurs prisonniers, une cour dans laquelle ils avaient déposé leurs sacs, en ordre, dans une grange proche, ils avaient rassemblé toutes leurs armes et munitions. A notre arrivé, belle aubaine, chacun a voulu prendre un souvenir. J'ai moi-même rapporté une baïonnette, qui m'a suivi partout, et à laquelle je tiens énormément à cause des événements qui ont suivi.

La plus grande partie de la section était dans le local lorsqu'un ordre de rassemblement a été donné. Je me trouvais devant le hangar, face à la grange, lorsque j'ai vu le toit complet de la grange s'élever, d'une hauteur qui me semble être d'au moins 5 mètres, puis le vacarme de la détonation, puis de celles qui ont suivi [NDLR : une grenade venait de rouler accidentellement]. Tout le monde à plat ventre, les allemands d'un côté, nous de l'autre. Seuls deux hommes debout ; le sous officier allemand et moi, peut-être par orgueil, certainement parce que je m'en fichais, nous nous sommes regardés et aucun n'a baissé les yeux.

Notre première pensée fut que les allemands avaient piégé les munitions. Eux, s'en sont rendus compte et se sont entassés, apeurés, au fond du hangar pendant que nous, menaçant, nous nous rassemblions devant. Tous mes camarades connaissaient ma situation de survivant d'Oradour sur Glane [NDLR : le village de la Haute Vienne détruit par les nazis où périrent 642 villageois le 10 juin 1944], et j'ai bien senti que je n'avais qu'un geste à faire pour que le massacre soit complet. Après hésitation intérieure, j'ai repris ma place, peu fier de moi. Aujourd'hui, j'en suis satisfait et heureux ».

Le survivant d'Oradour sur Glane avait donc su retenir le geste provoquant les représailles contre des prisonniers et le capitaine André Audibert, blessé lui-même au menton, parvint à calmer les esprits.



Le 13 mai 1945, au lendemain de l'explosion (coll. Michel Krantz)

Le lendemain 13 mai, le capitaine Audibert qui venait de perdre 5 de ses hommes avait rallié La Sicaudais où on célébrait Jeanne d'Arc. À l'issue des vêpres, en compagnie du curé Olivaud et de M. Désachaud, la population emboîta le pas des soldats d'Audibert pour un nouvel hommage aux morts, devant la croix érigée près de l'épave de la Bren-Carrier de Pollono à La Sicaudais. Restait au capitaine Audibert à conclure l'hommage en invitant les participants à surseoir au feu de joie programmé le soir... « Il en va du respect dû aux morts, ceux de La Sicaudais mais aussi ceux relevés hier à la Brosse ».

Voici le portrait de ces 5 jeunes FFI engagés volontaires dans leur région d'origine avant d'être dirigés vers la poche de Saint-Nazaire à l'automne 1944 (recherche biographique effectuée par R. Chéraud). Tous enrôlés au 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI, ils ont perdu la vie au cours de l'explosion survenue le 12 mai 1945 au village de la Brosse où ils ont été affectés à la garde des prisonniers allemands.



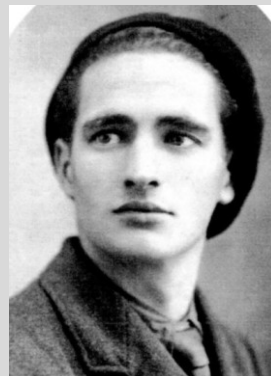
Pierre Bel, 20 ans, de Terrasson en Dordogne - Né le 5 décembre 1924 à Angeduc en Charente. Habitant chez sa mère Anne Beauvais, veuve Bel, à Terrasson en Dordogne. Il était cultivateur.



Henri Gagnant, 21 ans, de Royères en Haute Vienne
Engagé volontaire sous les ordres du capitaine Audibert au 63^{ème} RI à Limoges.



André Réjasse, 20 ans, de Saint Matthieu en Haute Vienne - Né le 14 janvier 1925 à Saint-Matthieu, André Réjasse était cultivateur. Inhumé dans un premier temps au cimetière de Paimboeuf puis transféré à la nécropole nationale de Sainte-Anne d'Auray.



Jean Guy, 23 ans, de Saint Yriex en Haute Vienne - Né le 11 octobre 1921 à Saint Yriex, Jean Guy était cultivateur. Il était marié à Marie-Jeanne Cavinnet qui mettra au monde son fils René en août 1945.



Robert Nanay, 18 ans, de Saint Léonard de Noblat en Haute Vienne - Né le 18 juillet 1926 à Saint Léonard de Noblat, Robert Nanay était tourneur.



André Désourteaux, né à Oradour sur Glanes en Haute Vienne fut témoin du drame de la Brosse alors qu'il avait 19 ans

Dans le bulletin N° 70 de « Connaissance et sauvegarde de Saint-Léonard » Martine Tandeau de Marsac écrivait : « Faire mémoire de cette histoire oubliée était un devoir que la municipalité de Saint-Viaud, avec d'autres communes bretonnes et limousines, a accompli lors des commémorations de Saint-Viaud le 8 mai 2015. En dressant une stèle en granit limousin près de la grange de La Brosse où Henri Gagnant, ses quatre compagnons du 21^e RI, sont « morts pour la France » tragiquement, ainsi que deux habitants de Saint-Viaud et Paimboeuf, la ville perpétue ainsi la mémoire de tous ceux qui ont voulu se battre jusqu'à la libération totale de leur pays, la France. Le panneau historique rapportant ces faits, inauguré le 2 octobre 2016, est une autre manière d'associer à ce devoir de mémoire tous ceux qui ont vécu « enfermés » dans ce territoire avec l'occupant allemand, ceux qui ont lutté pour le libérer et ceux qui y ont perdu la vie. Il s'inscrit dans le *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz*⁶. »

Il faudrait évoquer enfin les FFI des bataillons vendéens du 93^e RI : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/fernand-hallais-et-les-ffi-vendeens-du-93e-ri.pdf>

... Et bien sûr les cavaliers des escadrons du 8^{ème} Cuirs se battant sur le front de Chauvé <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/lieutenant-lafayette-et-le-8eme-cuirasses-a-chauve-3.pdf>

⁶ *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz* – Une quinzaine de panneaux prévus, une douzaine déjà réalisés à cette date par l'Association Souvenir Boivre Lancaster – ASBL avec le soutien et le financement des communes. Sur le site <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/> on trouvera le récit du drame de la Brosse sous l'onglet « Faits de guerre » et le panneau de la Brosse sous l'onglet « Panneaux historiques ».

La Poche de Saint-Nazaire finit donc par tomber en s'épargnant un dernier désastre de masse. En effet, le général de Gaulle conserva jusqu'au bout son libre arbitre, aussi bien par rapport à ses grands alliés que face aux pressions internes le poussant à libérer la poche de Saint-Nazaire de vive force. En évitant la réédition de la page sanglante de Royan, quelques uns perdirent sans doute des médailles et un peu de gloire mais beaucoup gagnèrent leur survie, et le pays lui-même et son nouveau pouvoir s'épargnèrent une dernière déchirure nationale. Sans doute, cette décision finale de ne pas ajouter à leurs souffrances valait-elle reconnaissance de la force d'âme et de la ténacité des populations empochées mais aussi du stoïcisme et de l'endurance des jeunes soldats qui menèrent leur mission non pas jusqu'à la curée mais jusqu'à libération sans combat de cette dernière enclave allemande sur le sol national. Au cours de ces neuf mois de guerre supplémentaires, on enregistra ici plus de pertes civiles et militaires que pendant les quatre années antérieures. Et surtout, cette expérience laissa aux populations empochées comme à leurs libérateurs une grande amertume, le sentiment d'un abandon et d'une injustice. Combien de fois cette remarque dans leur bouche : « On nous avait oubliés ! »

Michel Gautier, le 1^{er} mai 2020

Je vous invite à consulter les maquettes de 4 panneaux du *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz* consacrés à l'histoire de la Poche sud de Saint-Nazaire où furent engagés la plupart de ces bataillons extérieurs. L'inauguration de ces panneaux programmée au printemps 2020 pour le 75^{ème} anniversaire de la Libération a dû être reportée en raison de la crise sanitaire liée au Covid 19. On peut en visualiser le contenu aux dernières pages du dossier de presse de ces célébrations en suivant ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/dossier-de-presse-75e-anniversaire-liberation-poche-sud-de-saint-nazaire.pdf> (p. 27 et 28)

J'ai établi ce dossier à partir de larges extraits du chapitre 3 de mon livre *Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée* (Geste Editions, 2017). Pour découvrir les conditions de vie des civils empochés, les opérations militaires, et en particulier les deux offensives allemandes du 15 octobre et du 21 décembre 1944, la libération de la Poche... le lecteur pourra se reporter aux autres chapitres du livre :

Ch. I	Pourquoi les poches de l'Atlantique	21
Ch. II	Nantes libérée malgré tout	47
Ch. III	La formation de la Poche de Saint-nazaire	75
Ch. IV	Exactions allemandes dans la Poche nord	113
Ch. V	La Poche s'agrandit	153
Ch. VI	Combats et vie quotidienne dans la Poche nord	185
Ch. VII	L'offensive allemande du 21 décembre 1944	219
Ch. VIII	La Sicaudais, un petit bourg rural dans la guerre	263
Ch. IX	Guerre des marais	289
Ch X	Ravitaillage, réquisitions et évacuations	317
Ch. XI	Vers la libération de la Poche de Saint-Nazaire	349
	Annexes	395